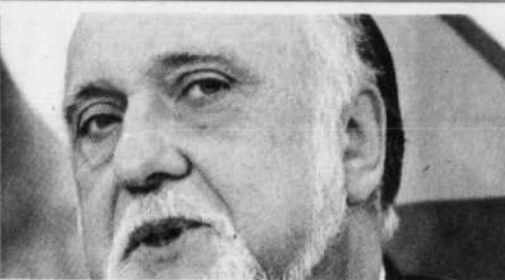




**LITTÉRATURE**

Un deuxième roman de  
Rafaële Germain

Page F 3



**ESSAI**

L'option de Gilbert Paquette

Page F 8

CAHIER

F

# LIVRES



Delaf-Dubuc

FABIEN  
DEGLISE

L'éditeur français Jacques Glénat avait vu

juste. En planifiant l'ouverture à Montréal d'une succursale québécoise de sa célèbre maison d'édition de bande dessinée, l'homme disait vouloir s'installer dans ce «centre de créativité très important» qu'est le Québec et justifiait même en mai 2006, dans les pages du *Devoir*, sa décision par une formule qui pourrait très bien entrer dans un phylactère: «La température commence à monter, et c'est sûr, un éditeur se doit de chercher les façons d'en profiter.»

Deux ans plus tard, la prophétie du marchand de bulles tend effectivement à se réaliser: la température a bel et bien grimpé dans l'univers de la bande dessinée au Québec, où Glénat Québec — c'est le nom de ladite succursale — se prépare à lancer à la fin de cet été ses deux premières prises: *L'Astronaute*, avec Jean-Philippe Morin au crayon et Mario Malouin au scénario, ainsi que *Jésus au pays des Soviets* de Serge Caron, une drôle de bibitte. Chercheur en photonique, il fait de la bédé en dilettante depuis plusieurs années.

Parallèlement, le jeune éditeur — jeune sur ces terres nord-améri-

## La température grimpe dans le monde de la bédé

caïnes du moins — a donné cette semaine le coup d'envoi de son premier concours visant à dénicher de nouveaux talents locaux. L'appel de la planche originale a été lancé en vue de la publication en novembre prochain d'un album collectif qui va réunir les six vainqueurs. Et contribuer du coup à l'effervescence d'un milieu, celui du 9<sup>e</sup> art, qui partout dans la province semble assez bien se porter merci.

«L'âge d'or de la bédé au Québec commence maintenant», lance avec assurance le libraire François Mayeux, un spécialiste de l'histoire en case, propriétaire de Planète BD, une nouvelle librairie spécialisée de Montréal. «La bédé ne s'est jamais aussi bien portée qu'aujourd'hui. Et il n'y a aucune raison que cela régresse dans le futur.»

L'homme, qui a monté dans les dernières années le département de bande dessinée d'un célèbre libraire du nord de Montréal et qui préside également à la destinée des prix Bédelys — prix qui honore chaque année le 9<sup>e</sup> art, qu'il soit d'ici ou d'ailleurs —, est sans doute à prendre au sérieux. Surtout que la pandémie annoncée repose désormais sur des chiffres qui lui donnent raison.

Des chiffres? Soutenu par des lecteurs toujours plus nombreux, puisés désormais dans toutes les strates de la population, le marché de la bédé s'emballe depuis le début du siècle. A preuve: en 2000, les éditeurs franco-belges et même

québécois ont déversé sur le marché francophone du récit en images près de 1100 nouveautés, soit le double de ce qu'il était permis de croiser dans les bacs des librairies pendant les années 80.

Pause souvenir: à cette époque, les Boule et Bill, Achille Talon, Gaston Lagaffe, Astérix, Tintin et les créatures de Milo Manara, avec leur délicate plastique, donnaient le ton.

Or, l'an dernier, c'est pas moins de 3500 nouveaux titres qui ont fait leur apparition (4500 si l'on tient compte des rééditions). Soit, pour le plaisir du calcul, 67 nouveautés, en

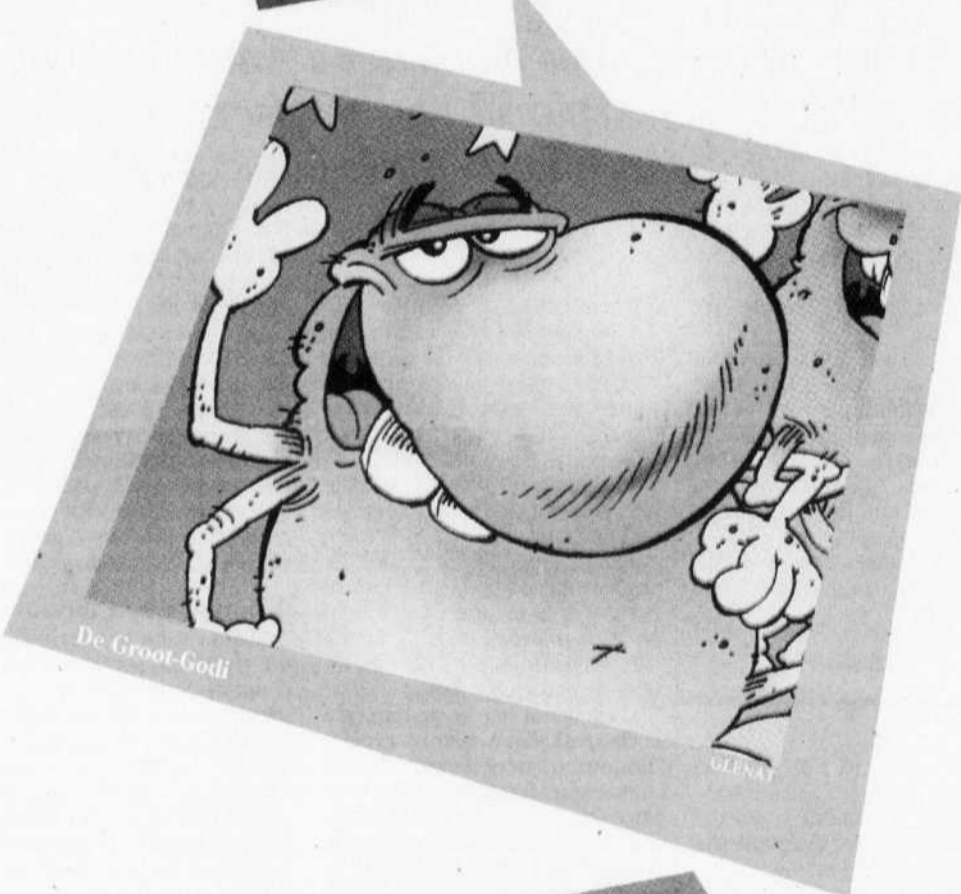
couleur ou en noir et blanc, avec couverture cartonnée ou pas, chaque semaine. Ou plus de neuf par jour.

Dans des proportions variables, parfois confidentielles, tous ces titres ont atterri chez les libraires du Québec. Le tout pour un poids économique toutefois que les principaux distributeurs de bouquins de la province ont refusé de quantifier, prétextant une incapacité technique à le faire.

**Des auteurs d'ici**

«Nous confirmons par contre la croissance, a indiqué Paule Bolduc, porte-parole d'Hachette Canada. Dans les dernières années, le marché de la bédé a connu effectivement une explosion, et la multiplication des bédéistes québécois y est certainement

VOIR PAGE F 2: BÉDÉ



De Groot-Godji



Corbeyran-Picard

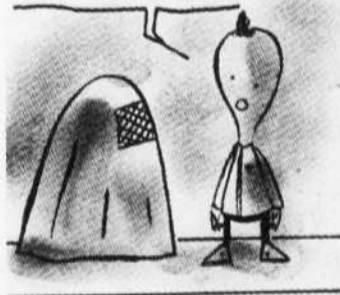
## D'amour, de haine et d'amitié

FABIEN DEGLISE

C'est peut-être l'époque qui veut ça. Dans la même semaine, l'univers de la bande dessinée a décidé de glorifier le mauvais traitement de ses héros. Comment? Avec l'arrivée du troisième volume des *Nombrils* (Dupuis), la série ultra-populaire du duo québécois Delaf et Dubuc, dont la francophonie se délecte, mais aussi l'apparition de *Burquette* (Les 400 coups), une première création remarquée du jeune auteur Francis Desharnais, un p'tit gars de Maniwaki. Et malgré la nature du propos, l'amateur de bulles risque tout de même, devant autant de fourberie, d'en redemander.

Attendu depuis plusieurs mois, le tome 3 des *Nombrils* vient une fois de plus confirmer l'emprise néfaste de Vicky et de Jenny sur la pauvre Karine, la grande échalote bonne poire imaginée par Maryse Dubuc et Marc Delafontaine dans leur maison de Cookshire-Eaton, près de Sherbrooke. Pour le bonheur des milliers de jeunes lec-

Tu es toute fripée!



ÉDITIONS 400 COUPS  
Dessin de Francis Desharnais

teurs français, belges, suisses et québécois qui s'arrachent désormais les aventures de ce trio infernal d'étudiantes prisonnières de la superficialité et de la naïveté.

A ce jour, 120 000 exemplaires des *Nombrils* ont été vendus sur la planète — section langue de Molière. Dont 30 000 uniquement au Québec, ce qui peut facilement être qualifié de déferlante dans un marché où un succès en bande

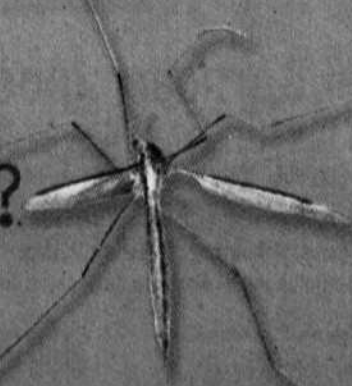
dessinée commence à être considéré comme tel après... 500 exemplaires vendus. Soit 60 fois moins.

Les chiffres sont étourdissants. Mais ils n'empêchent pas Mme Dubuc, la femme derrière le scénario, de garder la tête froide devant le succès. «En étant ici [au Québec], il est plus facile pour nous d'avoir du recul par rapport à ce que vivent *Les Nombrils* en Europe [où, par la force du nombre, la popularité de la série est encore plus retentissante], dit-elle. Mais nous sommes très contents de ce qui nous arrive. Cette série nous donne la chance de vivre de notre art. Et c'est déjà beaucoup.»

Avec en toile de fond l'histoire de deux collégiennes, clones de Britney Spears, perfides et fourbes, se battant pour l'amour d'un étrange motard casqué et l'amitié malsaine d'une bécasse, l'affaire n'était pas jouée d'avance. Et pourtant. «Avec ces aventures, *Delaf et Dubuc* arrivent très bien à capter la culture urbaine», lance Midam — Michel Ledent de

VOIR PAGE E 2: HÉROS

À quoi servent  
les épidémies ?



Antoine Volodine  
Lakis Proguidis  
Gilles Archambault  
Sylvain David  
Maxime Prévost  
Isabelle Daunais

## L'Inconvénient no 32

Aussi dans ce numéro

Luc LaRoche  
Réjean Beaudoin  
Gilles Marcotte  
Serge Bouchard

Disponible en kiosque et en librairie

www.inconvient.ca

## LIVRES

SCIENCE-FICTION

## Tolkien, mythologie des Anneaux

Les Enfants de Húrin est un prélude à une œuvre majeure

JACQUES BAUDOU

Professeur d'anglais à Oxford, fasciné par les sagas médiévales et passionné par la création de langues imaginaires, le Britannique John Ronald Reuel Tolkien (1892-1973) a publié en 1954-55 un long roman découpé par son éditeur Allen & Unwin en trois parties, *Le Seigneur des anneaux*. Cet ouvrage est vite devenu un livre-culte dont la réputation et le succès n'ont cessé de croître, au point qu'il est aujourd'hui l'un des livres de langue anglaise les plus lus au monde (environ 100 millions d'exemplaires vendus).

Son influence a été énorme, notamment aux États-Unis: on peut le considérer comme la matrice d'un genre, la *fantasy*, qui domine depuis les années 1970 les littératures de l'imaginaire. Le succès du cycle a encore grandi ces dernières années, en raison de l'adaptation cinématographique qu'en a donnée Peter Jackson, non sans quelques malentendus à propos du roman et de l'œuvre infiniment plus vaste et plus ambitieuse de Tolkien.

A son fils Christopher, l'écrivain a confié qu'il avait «la sensation qu'existent à l'infini des histoires à raconter». Et, de fait, cet universitaire de renom n'a jamais cessé d'en imaginer, passant sa vie à constituer un «ensemble de légendes plus ou moins reliées, allant du grandiose et cosmogonique au conte de fées des romantiques», qu'on pourrait comparer à un iceberg.

D'abord, il y a la partie émergée, bien connue: *Bilbo le Hobbit* (premier roman paru en 1937) et *Le Seigneur des Anneaux*, qui furent publiés du vivant de l'auteur. Et puis, il y a la partie immergée: une masse imposante de manuscrits dont l'écriture a commencé pendant la Première Guerre mondiale et s'est poursuivie durant les décennies suivantes. Ces

textes composent, avec les deux titres cités plus haut, la vaste et impressionnante chronique de la Terre du Milieu et de ses trois âges, révélée au public par le fils de Tolkien, Christopher, qui a établi les versions définitives à partir des manuscrits de son père, les faisant publier sous forme de plusieurs volumes: *Le Livre des contes perdus*, *Le Silmarillion*, *Contes et légendes inachevés*...

Ces légendes, J. R. R. Tolkien les a esquissées, développées, parfois abandonnées. Il leur a donné des formes diverses, poèmes ou prose, les réutilisant parfois par fragments, et en faisant parfois figurer différentes versions dans plusieurs de ses manuscrits. Ainsi, il existait déjà des versions du poème des *Enfants de Húrin* dans le *Livre des contes perdus* sous le titre *Turambar et le Faoaloke*, dans le *Silmarillion* (chapitre 21, *Turin Turambar*) et dans *Contes et légendes inachevés* (*La Geste des enfants de Húrin*).

Est-ce pour répondre au vœu de son père qui souhaitait que certains des «contes perdus» fassent l'objet d'un récit plus abouti? Est-ce parce qu'il a constaté que le gros des lecteurs du *Seigneur des anneaux* méconnaissait l'ensemble des *Légendes des jours anciens*? Toujours est-il que Christopher Tolkien a entrepris d'établir à partir des différentes versions de la geste tragique de Turin et de sa sœur Niënor, ainsi que de fragments manuscrits, une version longue de cette histoire permettant de la présenter comme «une œuvre indépendante, à part entière».

Ce travail, sur lequel il s'explique dans divers appendices, est précieux: il permettra au lecteur du *Seigneur des anneaux* rebute par l'austère réputation des *Légendes des jours anciens* de découvrir une manière de «pré-*Seigneur des anneaux*», une ébauche dans laquelle les peuples de la Terre du Milieu, elfes, nains et humains, affrontent déjà Morgoth,

déité terriblement maléfique, et ses hordes d'orques déferlants. L'histoire se situe à une époque très antérieure — 6500 ans avant l'éprouvante pérégrination de Frodon, durant cette période que Tolkien a appelée le premier âge.

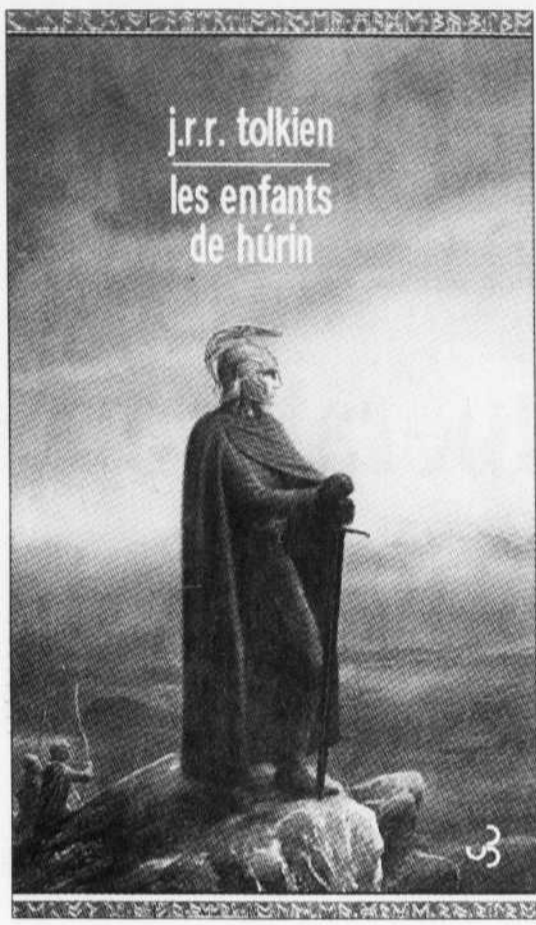
Le lecteur constatera que Tolkien a commencé à écrire cette histoire en 1919 (et peut-être même avant), bien longtemps avant qu'il n'entreprenne la rédaction de son maître livre. Il apprendra enfin que l'univers de la Terre du Milieu était, dès cette date, déjà assez largement défini. Il mesurera enfin plus justement l'ampleur du projet tolkienien qui ne se limitait pas, loin s'en faut, aux récits concernant le troisième âge.

Mais cette nouvelle version ne vaut pas uniquement pour l'éclairage qu'elle apporte au *Seigneur des anneaux*. Elle a aussi une valeur intrinsèque. Il s'en dégage, malgré ses lacunes, à dire vrai assez rarement perceptibles grâce au travail de Christopher Tolkien, un charme particulier. Cela tient à la terrible malédiction lancée sur le protagoniste principal, Turin, parce que son père Húrin l'inflexible a défié Morgoth. Le sort s'exerce à chaque étape de sa vie, à chaque péripétie. Malgré sa bravoure et ses victoires, il ne réussira pas à y échapper. Personnage complexe, hanté, infiniment tragique, Turin méritait bien qu'on lui dressât cette stèle.

Le Monde

LES ENFANTS DE HÚRIN

J. R. R. Tolkien  
Traduit de l'anglais par Delphine Martin  
Christian Bourgois  
Paris, 2008, 298 pages



## BÉDÉ

SUIITE DE LA PAGE F 1

pour beaucoup.

Sans doute. Pouvant être comptés sur les doigts d'une main il y a cinq ans à peine, les auteurs québécois de bédé grand public sont désormais plus nombreux que les 34 volumes de la série *Le Scramustache* (Dupuis), un classique enfantin d'une autre époque dont le Québec commence sérieusement à se sortir.

Aux Caroline Merola, Thierry Labrosse, Julie Doucet, Pierre Fournier ou Real Godbout viennent désormais s'ajouter des noms comme Voro, François Miville-Deschênes, Michel Falardeau, Jimmy Beaulieu, Pascal Girard, Eva Rollin, Niko Henrichon, Maryse Dubuc, Marc Delafontaine ou encore Michel Rabagliati, qui en cœur, sans le savoir, ont contribué ici à la démocratisation d'un monde de bulles, certes, mais aussi à la fin de lourds préjugés, croit M. Mayeux.

«Au cours des dernières années, nous avons réussi à faire tomber bien des tabous, dit-il. La bande dessinée ne fait plus peur aux gens. Avant, dans les écoles, il fallait rassurer car on croyait qu'en lisant de la bédé, les enfants allaient devenir analphabètes. Aujourd'hui, l'image est plus saine.»

Normal. Loin des seuls personnages à gros nez qui font rire les enfants, le 9<sup>e</sup> art s'est considérablement diversifié ces dernières années avec la prolifération de récits historiques ou d'adaptations d'œuvres littéraires résolument tournés vers une clientèle adulte, l'arrivée de héros intergénérationnels, comme Kid Paddle ou, plus récemment, Jacques le petit lézard géant, mais aussi la croissance exponentielle des romans graphiques, ces récits intimistes dont Paul, de Michel Rabagliati, édité chez La Pastèque, est l'un des plus beaux ambassadeurs au Québec. «C'est incroyable ce qu'il a réus-

si à faire», lance Annie Ouellet, éditrice chez Glénat Québec. Il a amené vers la bande dessinée des gens éduqués mais aussi âgés, qui d'ordinaire — et pour leur image — ne touchaient pas à ce genre de plaisirs. Même pas avec une «pôle» de douze pieds, comme dirait l'autre.

## Auteurs féminins

Plus vieux, plus riches, les adeptes du 9<sup>e</sup> art se font aussi de plus en plus féminins, constate Paule Bolduc depuis quelque temps. «La bédé a longtemps été un univers d'hommes [des mâles adolescents pré-pubères, pour être précis], dit-elle. Mais ce n'est plus le cas. Le public féminin est désormais de mieux en mieux servi.»

Le phénomène va de soi puisqu'il s'accompagne d'une montée en flèche de femmes bédéistes, qui, dans un monde de création séculièrement masculin, trouvent désormais des places de choix.

Au Québec, Zviane (*Le Point B*), Jessica Samson-Tshimbabala (*Mémoires d'un méty*) ou Eva Rollin (*Mademoiselle*) confirment la tendance. Ailleurs, Lisa Mandel (*Nini Patalo*), Alice Corbeyran (*Okhéania*) ou Aude Soleilhac (*Le Tour du monde en 80 jours*) en font autant.

Forcément, devant un tel portrait, éditeurs et marchands de livres ont, par les temps qui courent, envie de sourire. «Ce marché offre un potentiel énorme», dit M. Mayeux.

Et pour cause. Sur l'ensemble des ventes de bandes dessinées dans la francophonie, le Québec compte pour un gros... 2 %, disent les optimistes; 1 %, affirment d'autres voix, qui confirment du même coup que les possibilités d'amélioration sont nombreuses. Et que les chances de voir la température encore grimper sont très élevées.

Le Devoir

## HÉROS

SUIITE DE LA PAGE F 1

son vrai nom —, auteur de *Kid Paddle*, un autre succès du moment dans l'univers de la bédé. «C'est ça qui plaît. Beaucoup d'auteurs ont essayé de saisir cet esprit. Mais très peu y arrivent vraiment.»

Ceci explique sans doute cela. Mais aussi le fait que Les Nombriels, dont le tome 4 est désormais sur une planche à dessin dans le coin de

Sherbrooke, font désormais face à leur destin: deux offres d'adaptation au petit écran ont été déposées sur une table de l'autre côté de l'Atlantique, confirme Maryse Dubuc, qui pour le moment préfère ne pas en dire plus. «Nous en sommes encore au début des discussions», lance-t-elle.

## À grand coup de burqa

Des discussions, la jeune Alberta, elle, souffre d'en avoir un peu trop

avec son père, un fiéffé gauchiste qui, devant la superficialité de sa progéniture, décide de lui prescrire un remède de cheval: le port de la burqa pour l'éloigner du monde de la consommation et lui faire prendre conscience du monde qui l'entoure.

«Bonne idée malsaine» pour transformer radicalement sa vie, «un peu comme l'a fait ma calvitie», dira papa, l'aventure devient un prétexte pour Francis Desharnais, 30 ans et du talent, pour explorer dans une série cohérente de «strips» les travers du monde moderne, le rapport à l'autre, la tolérance, le tout sur fond d'actualité. Hérouxville et même le plateau de *Tout le monde en parle* — d'antre, le Québec va-t-il finir par s'en sor-

tir! — ne sont effectivement pas très loin.

Critique, l'aventure l'est sans l'ombre d'un doute, mais le créateur, qui a passé quatre ans sur sa créature, refuse de l'admettre. «J'ai de la misère avec ce terme, lance-t-il à l'autre bout du fil. J'ai plutôt voulu raconter une histoire en utilisant la religion, mais sans jamais parler de religion.»

On ne peut d'ailleurs que s'en réjouir puisque la joyeuse comédie humaine qui en découle, diamétralement opposée à celle livrée par Les Nombriels, mais tirant sur les mêmes cordes, est au final à la hauteur de la bêtise et des convictions d'un père. C'est-à-dire profonde.

Le Devoir

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Être ou ne pas naître

Des nouvelles d'Annie Dulong, explorant les préoccupations des jeunes femmes dans la trentaine

CHRISTIAN DESMEULES

Première œuvre d'Annie Dulong, née en 1974 à Montréal, *Autour d'eux* rassemble quatorze nouvelles qui prennent presque toutes la mesure de situations-prisons, d'effacement progressif et de pertes de contrôle.

Les protagonistes y sont le plus souvent des jeunes femmes à la personnalité mal affirmée, quelquefois modelées par les désirs des autres ou hésitant entre le vivre et le mourir. Elles optent en règle générale pour l'immobilité. Et parfois, plus rarement, pour de petites révoltes.

C'est tantôt une jeune femme à la vie «pathétique, solitaire et vide» qui tombe enceinte au moment où sa mère développe des symptômes de la maladie d'Alzheimer. Tantôt une adolescente victime d'inceste qui «travaille à se rendre invisible» jusqu'à un point de basculement qui lui fera retourner d'un coup toute la violence reçue depuis des années contre son agresseur (*Beatrice*).

Insatisfaite de sa vie et prisonnière de cette muraille érigée autour d'elle, une autre jeune femme est retrouvée immobile et paralysée dans un fauteuil du salon par le propriétaire de son appartement — qui s'inquiétait de ne plus la voir. Un état qui ne changera pas grand-chose, au fond, à son existence effacée ni à son malheur tranquille (*Immuable*).

Ailleurs, la rupture définitive d'une ancienne amitié, relation de

type Pygmalion devenue néfaste, est l'occasion pour une autre de mesurer tout le chemin parcouru afin d'affirmer son existence (*Antoine*). Plus loin, la jeune Catherine-Rosalie Poupart-Pépin est la fille unique de parents «beiges» et exigeants qui espèrent qu'elle pourra un jour venger leur médiocrité définitive. «A trop vouloir imposer à leur fille un destin extraordinaire, ses parents n'avaient réussi qu'à lui faire rêver de normalité» (*L'Histoire du pépin*).

## L'écueil de la monotonie

Mais est-ce la sobriété figée du style? La lecture d'*Autour d'eux* inspire vite une certaine monotonie, autant, peut-être, en raison de la tonalité générale que des thèmes vite répétitifs. Thèmes qui se déclinent ici en une petite poignée de catégories: le désir d'avoir des enfants, les dérives et les écueils du couple, l'angoisse de la solitude, un certain désespoir amoureux maquillé en cynisme.

Autant de préoccupations intimes — somme toute communes — qui peuvent frapper au cours de la trentaine. «Être ou ne pas naître», comme le fait chanter Gainsbourg à Birkin, voilà bien toute la question.

Collaborateur du Devoir

AUTOUR D'EUX

Annie Dulong  
VLB éditeur  
Montréal, 2008, 144 pages

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire  
Un espace pour les mots

Lundi 31 mars 2008 • 19h30

À la Cinquième Salle de la Place des Arts



Nancy Huston  
Lu par Marc Béland

Marc Béland a longtemps dansé pour Édouard Lock. Nancy Huston a signé l'un des plus beaux livres écrits sur la danse: *La virevolte*. Il a joué Camus, Gauvreau, Ionesco. Elle est entrée en dialogue avec Romain Gary, Sylvia Plath, Virginia Woolf. Il a interprété Valmont dans *Quartett*, la vision apocalyptique de Müller des *Liaisons dangereuses*. Elle a livré sa propre version du roman de Laclos: *À l'amour comme à la guerre*. Marc Béland arrache quelques pages aux essais, carnets et romans de Nancy Huston et nous les offre en partage.

Coproduction

Les Captures  
de mots

Place des Arts  
Québec

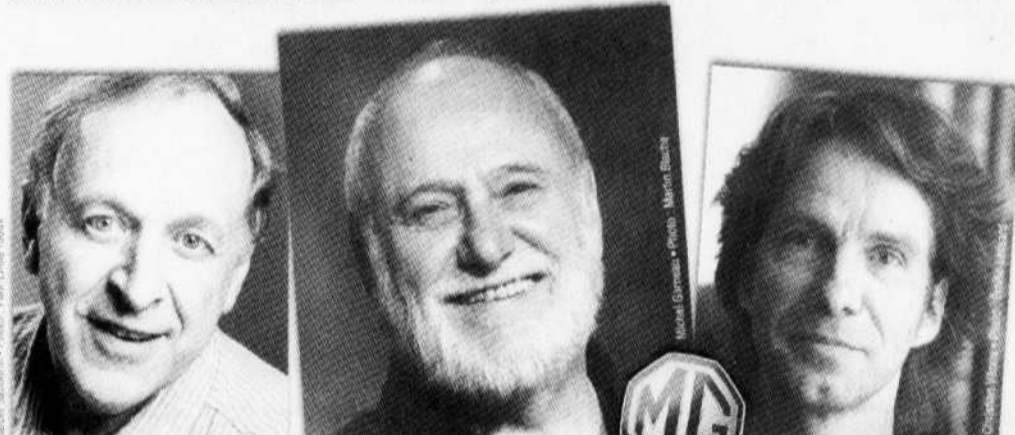
Entrée : 15 \$\*  
Étudiants : 10 \$\*  
\*Taxes comprises

514 842.2112  
laplacearts.com

Entrée libre dans la limite  
des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC  
vous invite à assister à une lecture-spectacle



À l'Auditorium  
de la Grande Bibliothèque

le jeudi 27 mars

et le vendredi 28 mars

à 19 h 30

## Michel Garneau : poète convertible et décapoté

Lecture-spectacle mettant en vedette l'écriture de Michel Garneau, homme de lettres, de théâtre et de radio, mais avant tout poète, dont le goût pour la liberté n'a d'égal que sa passion pour les mots.

Dramaturgie et mise en scène : Christian Vézina

Comédiens : Marcel Sabourin et Christian Vézina

Production : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, en collaboration avec Le Théâtre Barbare

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal

475 873-1100 ou 1 800 363-9028

Bibliothèque  
et Archives  
nationales  
Québec

## LITTÉRATURE

## Cocktail littéraire



Danielle Laurin

**J**e vous vois déjà lever le nez. *Gin tonic et concombre*: le titre à lui seul vous fait sourcilier. Sans parler de l'illustration de type bédé sexy sur la page couverture.

Vous le savez d'emblée. Ce sera léger, facile à lire, divertissant. Pour ne pas dire futile, tout simplement. Ou carrément insipide. De l'anti-VLB, quoi. De la littérature, ça?

C'est le deuxième roman de Rafaële Germain. Après *Soutien-gorge rose et veston noir*. Paru il y a quatre ans et vendu à plus de 40 000 exemplaires.

Non, ce n'est pas une suite. Mais c'est de la même eau, de la même mouvance. C'est-à-dire: on s'épanche sur les tribulations amoureuses de jeunes urbains centrés sur leur nombril. Et on prend le parti d'en rire pour ne pas en pleurer.

On, c'est-à-dire une trentenaire branchée qui rêve du grand amour sans pouvoir se l'avouer. Sans pouvoir l'avouer à ses amis, surtout. Qui sont en fait dans le même bateau qu'elle. Peur de l'engagement, et tout le tralala.

Bon. La recette a déjà été éprouvée ailleurs. *Sex and the City*. *Le Journal de Bridget Jones*. Et ainsi de

suite. Même ici, au Québec, du côté masculin: Stéphane Bourguignon, Stéphane Domperre...

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Rafaële Germain est en train de faire son chemin. Elle persiste et signe. Mieux, elle a affiné son style. Un style direct, parlé, d'accord. Et parfois même un peu vulgaire. Mais quel sens de la réplique. Quel sens du rythme, surtout.

Les dialogues sont nombreux. Et des échanges de courriels ponctuent chaque chapitre. Sinon, le reste du temps, c'est Marine, 32 ans, dessinatrice, qui raconte. Comme si elle vous parlait à vous. En se moquant d'elle-même.

Une fille, trois gars. L'action tourne autour d'eux, essentiellement. De leur amitié, dans le quotidien. De leurs beuveries répétées. Et de leurs confidences.

Marine, son ex, son coloc, son pote gai. Ils sont inséparables. Ils sont dans la trentaine et se comportent comme des ados. Ils veulent tout en même temps, au diable les compromis, la petite vie.

## Défi relevé

Leur sujet de conversation favori: le couple. Ça donne des phrases comme ceci: «*Mon vrai problème, c'est que je serai jamais heureux en couple et que je suis pas capable d'être tout seul.*»

Ou encore, dans la bouche de Marine: «*Je suis terrifiée par le tiède.*» En d'autres termes: vivre au quotidien une «*relation entièrement satisfaisante et envoi-rante*», est-ce possible? Bref, «*le grand amour partagé existe-t-il?*»

Ça pourrait tourner à vide. Devenir pathétique. Il n'en est rien. Pourquoi? Parce que derrière l'auteure

tient les ficelles. Elle maîtrise l'art de tirer profit du comique des situations. Et de faire avancer l'action.

Oh, il y a bien quelques développements prévisibles. Un peu trop de verbiage, peut-être. Mais on y croit, à cette bande de joyeux «*leurrons*». On les voit vivre, se tromper, chercher. On les voit s'attendrir, rire, aimer.

Leur histoire se dépile dans plusieurs registres à la fois. Sans compter qu'ils ne sont pas seuls. Il y a tous les autres, autour. Les conjoints blessés, trompés. Les nouvelles flammes qui se manifestent. La famille, aussi.

Il y a l'enfance qui resurgit du passé. La jeunesse qu'on ne veut pas quitter. Il y a la fuite, le passage du temps, l'angoisse de vieillir. Il y a ce qui nous lie aux autres, nécessairement.

Il y a le désir qui brûle. La tendresse, aussi. L'attachement. Il y a le rêve qui tire en avant. Qui dit: nous sommes vivants. Il y a cette idée, toute bête, d'être, de devenir une meilleure personne.

Tout ça sans avoir l'air d'y toucher. Sur le mode léger, oui. Et c'est bien là le défi. Défi tout à fait relevé ici. Par une jeune écrivaine de 31 ans, qui a du souffle, du bagou, du cran. Et qui, méfiez-vous, pourrait bien vous surprendre...

Collaboratrice du Devoir

## GIN TONIC ET CONCOMBRE

Rafaële Germain  
Libre Expression  
Montréal, 2008, 526 pages  
(en librairie mardi, 25 mars)



ROBERT ET CHEVREY

*Gin tonic et concombre* est le deuxième roman de Rafaële Germain.

ROMAN QUÉBÉCOIS

## La mélancolie du désir

SUZANNE GIGUÈRE

Éclats de voix, de souvenirs, paroles lézardées, langue intense et emportée, petite musique animale, rugissement d'entrailles, ironie en fil barbelé. *La Peau des doigts* est animé d'une rage, voire d'une fureur d'écrire. L'auteure, Katia Belkhdja, a 21 ans. Elle signe un premier roman coup-de-poing.

«*Il y a des gens qui bouillent comme des casseroles d'eau chaude, ou de lait, et des fois, ça déborde. Et tu les caresses, ils te mordent. Ils ont l'énergie au corps, ils t'aiment, ils te détestent de t'aimer.*» Les personnages qui circulent dans *La Peau des doigts* ont soif. Soif d'amour. Ils naviguent entre des amours perdues, la mélancolie du désir et de longs baisers.

La première phrase du roman claque, perce, donne le ton. «*J'avais ta chair arrachée entre les dents.*» La narratrice embrasse son amie allongée sur le bord de la fontaine de l'esplanade de la Place des Arts. «*Aimer [...] c'est souffrir de sa présence trop intense tout autant que de son insupportable absence.*» En face, sur un banc, il y a la grand-mère algérienne qui a attendu toute sa vie l'arrivée de son amant, lequel n'est jamais venu. Prise entre déshonneur et langueur de vivre. Il y a Celia, la cousine qui a «*le cœur au bord du flou, née en arrachée vive, toutes les colères au ventre*», inconsolable depuis la mort de sa mère. «*Il y a des choses qui font si mal qu'il faudrait se dépecer pour s'en défaire.*» Elle fait des crêpes pour oublier, se brûle la peau des doigts en les retournant.

Gan est artiste et Fril, son frère jumeau, peintre. Ils cherchent leur place, se battent pour faire exister



SOURCE XYZ

Katia Belkhdja termine des études en littérature à l'Université de Montréal

leurs rêves. Avec la narratrice, ils partent à la recherche de Marguerite Yourcenar. Ils la croient à Paris, à l'Académie où elle n'est pas, pas plus qu'au Père-Lachaise, elle qui a été enterrée dans le Maine, aux États-Unis. Gan lui voue un amour fou: «*Ils disent que la salive d'un baiser, elle nous reste, sept ans, dans le corps. Je veux lui arracher la peau. L'aimer. De douceur et de rage. Et la garder en moi, comme ça, sept ans. À défaut d'une éternité. La garder comme un souvenir. Comme une cicatrice. Me l'assimiler.*»

Difficile de rester indifférent à la fulgurance des formules de la romancière.

## Floraison d'images

En page couverture, *Le Baiser*, une sculpture réalisée par

Constantin Brancusi. Une ligne médiane, interrompue par la ceinture infinie des bras qui s'entrelacent, formant un double cadre, sépare les corps collés; de leurs figures on ne voit que les yeux, la bouche (réduite à un minuscule trait d'union) et les che-

veux, suggérés dans quelques incisions incurvées avec grâce, encadrant les visages des amoureux enlacés.

Il est clair que Katia Belkhdja — comme l'artiste roumain qui a ouvert de nouvelles voies à la sculpture au début du XX<sup>e</sup> siècle — souhaite apporter un langage littéraire nouveau, apparaître comme une voix montante tout aussi innovante, en expérimentant un mode de narration anarchique qui traverse le temps et l'espace.

Le trait cursif, une attention à mettre du rythme dans les phrases, une floraison d'images et de symboles poétiques, la romancière en herbe a un style propre, une écriture chargée d'émotion et de sensibilité. Avec un profil juvénile décalé elle décrit des histoires pittoresques, romanesques, énigmatiques et tristes. *La Peau des doigts* n'importe pas instantanément l'adhésion du lecteur. Il se lit avec un bonheur inégal. Il faudra attendre le prochain roman de l'auteure pour prendre la mesure de son réel talent.

Katia Belkhdja — écrit son éditeur — est née dans un hôpital de Kouba, quartier d'Alger, le 30 décembre 1986. A cinq ans, elle dictait des poèmes sur les papillons à son grand-père. Ces mo-

numents de littérature ne furent hélas pas conservés et finirent en auguste linéol des épluchures de légumes divers. Quelle cruelle ironie pour la petite Katia, qu'on forçait à manger sa soupe, de légumes justement.

Elle a neuf ans quand sa famille s'établit au Québec et qu'elle découvre les joies de la température négative.

Elle se dirigera plus tard vers des études en littérature à l'Uni-

versité de Montréal, où elle finit son bac en ce moment. À 21 ans, elle n'a jamais cessé d'écrire. Et elle n'aime toujours pas la soupe de légumes.

Collaboratrice du Devoir

## LA PEAU DES DOIGTS

Katia Belkhdja  
XYZ éditeur, «Romanichels»  
Montréal, 2008, 102 pages

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 11 au 17 mars 2008

## ROMAN

- 1 MILLÉNIUM T. 1, 2 ET 3  
Stieg Larsson (Actes Sud)
- 2 MÊME LE MAL SE FAIT BIEN  
Michel Folco (Stock)
- 3 BORDERLINE  
Marie-Sissi Labrèche (Boréal)
- 4 LE VIDE T. 1  
Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme)
- 5 LA ROUTE  
Cormac McCarthy (Olivier)
- 6 L'ENFANT DE NOË  
Eric-Emmanuel Schmitt (Livres de Poche)
- 7 LE FROID MODIFIE LA TRAJECTOIRE...  
Piero Szalowski (Hurtubise HMH)
- 8 DECEPTION POINT  
Dan Brown (Livres de Poche)
- 9 CHAMPAGNE  
Monique Proulx (Boréal)
- 10 PETIT GUIDE POUR ORGUEILLEUSE  
Annie L'Italien (Québec Amérique)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 LE SECRET  
Rhonda Byrne (Un Monde Différent)
- 2 LA COMMISSION BOUCAR POUR UN...  
Boucar Diouf (Intouchables)
- 3 NOUVELLE TERRE  
Eckhart Tolle (Ariane)
- 4 JE SUIS COMME JE SUIS : ...  
Isabelle Nazare-Aga (De l'Homme)
- 5 PASTA ET CETERA À LA DI STASIO  
Josée Di Stasio (Flammarion Québec)
- 6 LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT  
Eckhart Tolle (Ariane)
- 7 VÉRITÉ OU CONSÉQUENCES  
Marc Historio (De l'Homme)
- 8 STIMULEZ VOTRE SYSTÈME...  
Isabelle Huot (De l'Homme)
- 9 L'INDÉPENDANCE FINANCIÈRE GRÂCE...  
Jacques Lépine (Un Monde Différent)
- 10 DU NOUVEAU DANS LA MIJOTEUSE  
Collectif (ADA)

## JEUNESSE

- 1 TILA T. 1  
Patricia Juste (Intouchables)
- 2 NE MEURS PAS LIBELLULE  
Linda Joy Singleton (ADA)
- 3 LA FILLETTE DISPARUE  
Dotti Enderle (ADA)
- 4 LES CHRONIQUES DE SPIDERWICK T. 1  
Tony Di Terlizzi (Héritage)
- 5 ARIELLE QUEEN T. 5 : BUNKER 55  
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 6 LES MONDES DE MAGIE DU... T. 1  
John Peel (ADA)
- 7 LES SCHTROUMPS T. 26 : LIVRE QUI...  
Collectif (Lombard)
- 8 HARRY POTTER ET LES RELIQUES...  
J.K. Rowling (Gallimard)
- 9 DARNAN T. 7 : L'EMPEREUR Océan  
Sylvain Hotte (Intouchables)
- 10 JOURNAL D'AURÉLIE LAFLEMMÉ T. 4  
India Desjardins (Intouchables)

## ANGLOPHONE

- 1 A NEW EARTH  
Eckhart Tolle (New American Library)
- 2 EAT, PRAY, LOVE  
Elizabeth Gilbert (Penguin Books)
- 3 REMEMBER ME?  
Sophie Kinsella (Bantam Dell)
- 4 THE ROAD  
Cormac McCarthy (Vintage)
- 5 ATONEMENT  
Ian McEwan (Seal)
- 6 THE OVERLOOK  
Michael Connelly (Vision)
- 7 THE APPEAL  
John Grisham (Doubleday)
- 8 I HEARD THAT SONG BEFORE  
Mary Higgins Clark (Pocket Books)
- 9 THE 5<sup>TH</sup> HORSEMAN  
James Patterson (Warner Books)
- 10 THE SECRET  
Rhonda Byrne (Beyond Words)

jusqu'à 30%  
de rabais

SUR LES LIVRES de notre palmarès de la semaine

En vigueur jusqu'au 27 mars 2008.

RS RECHERCHES  
SOCIOGRAPHIQUES

## Le suicide

Numéro spécial préparé par  
Daniel Dagenais, Université Concordia

Un regard nouveau  
sur le suicide au Québec  
dans une perspective sociologique

En vente en librairie ou achat en ligne  
sur le site internet de la revue

20 \$

www.soc.ulaval.ca/recherchessociographiques

LIBRAIRIE  
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEL ARRIVAGE  
Illustrateurs canadiens

Henri Julien : *Album*, Librairie Beauchemin, Montréal 1916.

Edmond-J. Massicotte : *Nos canadiens d'autrefois*, Librairie  
Granger frères, Montréal 1923.

Pour plus d'information :  
514-522-8848 1-888-522-8848  
bonheuroccasion@bellnet.ca  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,  
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

## L'ÉCHEC AMÉRICAIN EN IRAK

## CINQ ANS PLUS TARD

Charles-Philippe David  
Karine Prémont • Julien Tourrelle

19 MARS 2003 George W. Bush et ses conseillers décident d'envahir l'Irak. Comment expliquer cette guerre qu'a déclenchée la Maison Blanche il y a maintenant cinq ans? L'erreur qu'ont commise les décideurs en s'enlisant dans les sables de Mésopotamie est si désarmante qu'il est aujourd'hui difficile de croire véritablement au complot. L'explication est beaucoup plus simple, elle reflète les contradictions et la cacophonie du système décisionnel américain.

Chaire Raoul-Dandurand  
en études stratégiques et diplomatiques

SEPTENTRION.QC.CA  
Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres

## LITTÉRATURE

## Promesses d'ivrogne



Louis Hamelin

La mère de Romain Gary lui disait: «Tu seras un grand écrivain; tu seras ambassadeur de France; tu auras la Légion d'honneur.» Les trois prédictions se sont réalisées. Telle est la puissance de l'amour d'une mère. Et c'est comme ça depuis toujours: les hommes veulent faire de leurs fils des joueurs de hockey et de baseball: les femmes veulent en faire des écrivains. Ou plutôt, voulaient: la révision de leurs objectifs fait qu'elles sont désormais un peu plus faciles à contenter: «Tu seras un petit comique; tu passeras à l'Occupation double; tu seras la Personnalité de la semaine de La Presse.»

On connaît donc depuis longtemps le rôle des mères dans la genèse de l'écrivain. De Proust à Albert Cohen, de la *Promesse de l'aube* de Gary au Kundera de *La vie est ailleurs*, il y a toute une littérature sur le sujet. Le rôle des pères dans la fabrication des écrivains est moins clair, du moins en ce qui me concerne. Emma Richler m'a fourni quelques lumières là-dessus, mais il faudrait aussi relire le journal d'Anaïs Nin, un des plus volumineux de l'histoire de la littérature, avec ceux d'Amiel et de Thoreau, et ça ne me tente pas plus que ça. Permettez-moi d'avancer maintenant un postulat: pour mettre au monde un grand écrivain, il faut une mère qui, au lieu de sacrifier ses propres ambitions aux nécessités de la perpétuation de l'espèce, se trouve à les sublimer à travers la chair de sa chair et la carrière du petit. L'œuvre n'étant, dès lors, que l'œuvre de la mère. Il y faut cet oubli de soi qui n'est qu'apparent, qui est rappel constant, destin, un mélange idéal d'orgueil et d'humilité. Mieux, il faut une mère juive... Cohen et

Gary ont été plutôt bien servis sous ce rapport, mais Tahar Ben Jelloun, interrogé dimanche dernier au Salon du livre de Paris, rappelait qu'on peut très bien être arabe et avoir une «mère juive». Des tas de mères québécoises et italiennes sont en fait des mères juives. Mais alors, qu'est-ce qu'une mère juive? Rien d'autre que le contraire d'une artiste frustrée.

## Les enfants forts

Je ne connaissais pas Donald Antrim. Il a, paraît-il, «longtemps été considéré comme le seul héritier sérieux de Thomas Pynchon», ce qui fait toute une paire de galoches à chausser. En attendant, on le rapproche de quelques jeunes loups de la côte est, comme Franzen et Rick Moody, dont je n'ai réussi à lire que quelques dizaines de pages, assez pour retenir cette règle d'or: les personnages de roman qui bégaient sont à éviter absolument. Hasard ou pas, Franzen a récemment fait paraître un essai autobiographique (*La Zone d'inconfort*, 2007) qui prenait pour point de départ la mort de la mère. A part son ornithomanie (l'amour maniaque des oiseaux), Franzen s'y présentait sous les traits décalés d'un mâle américain normalement névrosé, et la présence modérément obsédante de la mère y était prétexte à se raconter plutôt que matière psychanalytique de première main. «Je sais bien que tu veux «écrire», disaient les lettres de la mère, mais il y a des dizaines de milliers d'autres jeunes gens doués qui veulent écrire et je me demande, moi aussi, si tu es bien réaliste.» Pour la promesse de l'aube, on repassera.

La relation qui lie Donald Antrim à sa génitrice est tout autre. La mort de Louanne Antrim, par un beau jour du mois d'août de l'an 2000, sert, ici aussi, de coup d'envoi à une narration intimiste, une plongée personnelle dans l'album familial, mais le centre de gravité du récit se trouve, cette fois, définitivement du côté de la figure parentale. L'entreprise n'est pas dépourvue d'ambiguïté, l'hommage posthume se doublant d'une démarche qui n'est pas sans rappeler la Manon Barbeau des *Enfants du Refus global*. Du moins le père de celle-ci était-il

devenu, peut-être au détriment de sa progéniture, un peintre célèbre. Mais comment demander des comptes au passé quand vous devez la vie à une artiste, non seulement ratée, mais encore dotée d'un tempérament autodestructeur et complètement alcoolique? Cette ambivalence en recoupe une autre: «Je ne pouvais pas imaginer la vie sans Louanne. Mais ma vie ne pouvait vraiment commencer que sans elle.»

## Quand commence le tissage de notre propre malheur?

Comme effort de contextualisation d'une enfance, on peut difficilement imaginer mieux que ce qui suit: «C'était le début des années soixante, les dernières [...] de l'intellectualisme sudiste dans le style des Agrariens, quand les enfants épiscopaliens et nouvellement mariés de parents presbytériens lisaient *Finnegans Wake*, se réfugiaient dans des études de philo, buvaient du bourbon, des cocktails, de la bière bon marché, passaient des nuits blanches à se quereller, à coucher et à jaser sur les coucheries, puis entraient leurs enfants sur des banquettes arrière de Coccinelle Volkswagen et roulaient de nuit le long de la côte.» Parfait, peut-être, pour tenir l'ennui conjugal à distance, mais pour faire, comme on dit, des «enfants forts», c'est une autre histoire. «Je demeure incapable, à ce jour, ajoute Antrim, de retracer fidèlement le fil des migrations et réinstallations de mes parents, de leurs trahisons et réconciliations, de leurs retrouvailles, leurs séparations, leurs ré-réinstallations, leurs hospitalisations. Je me bornerai à dire que les histoires tordues sont inépuisables...»

Aujourd'hui, les petits-enfants anabaptistes de ces enfants épiscopaliens de parents presbytériens ont probablement délaissé *Finnegans Wake* pour la Bible, les études de philo pour les DVD de *Six Feet Under*, les coucheries pour les valeurs familiales bushiennes et la Coccinelle pour un Monospace. Rouler de nuit le long de la côte, en ces temps inséculaires, n'est peut-être pas une bonne idée, alors ils votent pour le Parti républicain. Antrim, lui, est un écrivain allant sur la fin de ses quarante ans et vivant à New York. Dès le premier chapitre, quand on le voit, les funérailles à peine terminées, développer

une névrose obsessionnelle en bonne et due forme autour de l'achat d'un lit, on a déjà l'impression de tout comprendre, ou presque: Un psy, vite! avon-nous envie de crier. «Enfin, j'étais libéré de cette femme! J'allais pouvoir m'acheter un grand lit et faire des parties de jambes en l'air et vivre ma vie.» Voici trois prédictions qui ne vont pas se réaliser, du moins dans l'espace de ce bouquin. Mais au cours des 40 premières pages, vous apprendrez tout ce qu'il faut savoir sur l'industrie du matelas.

Les premiers chapitres du livre sont plutôt bien tournés. Le style est vif et sophistiqué, la pensée teintée d'humour. La description de la désillusion du garçon vieillissant devant la figure héroïque du «monocle pas comme les autres» est du grand art. Comme l'est le récit du combat épique, presque un roman en soi, mené par un Alcoolique Anonyme pour attribuer une toile pratiquement trouvée dans les poubelles à Léonard de Vinci. Cette fable nous en dit plus sur le rôle de la foi au quotidien que n'importe quelle fadaise religieuse. Et toujours la question, lancinante, qui hante et sous-tend tout l'ouvrage du fils: cette femme, sa mère, «beauté très en vue», genre de reine du bal qui formait avec le père de l'auteur «un de ces couples de lycéens comblés et enviés», était-elle condamnée dès lors, par sa sensibilité artiste et sa naissance dans le pays hillbillie du cœur des Appalaches, à cet anéantissement par l'alcool, l'amertume et le tabac? Quand commence le tissage de notre propre malheur?

Le récit, à un certain moment, donne l'impression de se déliter, comme incapable de tenir ses promesses. Mais lesquelles, au fait? En taisant bizarrement les enjeux de sa propre écriture, Antrim, face à l'innommable de la chambre maternelle, ne s'est pas beaucoup aidé.

Collaborateur du Devoir

## LA VIE D'APRÈS

Donald Antrim

Traduit de l'américain par Francis Kerline  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2008, 219 pages

Entretien avec le poète Martin Pouliot

## Mon maître le lecteur

MICHEL LAPIERRE

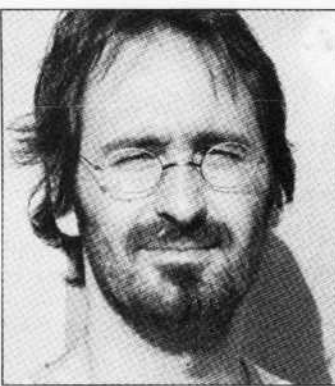
«Je n'aime pas la poésie», me déclare Martin Pouliot, auteur de neuf recueils de vers. Il poursuit: «Faire les voix, celles des gens qui, au beau milieu d'une discussion enflammée, restent muets, nous regardent d'un œil distrait ou vaquent à autre chose.» Pouliot arrive à me convaincre que le poète n'a pas à aimer la poésie. C'est à une deuxième personne, plus originale, de l'aider en la recréant: le lecteur, cette voix absolue.

Après avoir lu son très beau recueil *Rien n'est pur et cela me satisfait*, je demande à Pouliot, pour le provoquer, s'il a l'impression d'avoir inventé, avec des phrases lapidaires et déconcertantes, un langage dont les éléments sont équivoques, voire absurdes, mais dont l'ensemble apparaît au lecteur stupéfait plus intelligible qu'il ne l'est pour le poète. Il me répond: «Je n'ai rien inventé. Je suis les traces du Québécois Denis Vanier et du Grec Yannis Ritsos.»

Il ajoute: «J'associe deux idées, deux émotions qui habituellement ne s'associent pas.» Je comprends qu'il s'agit là d'une façon d'intriguer le lecteur, de le tourmenter pour le rendre inventif au point de lui permettre de s'approprier, de vivifier et de parfaire le texte. Au chatolement des mots qui font de la poésie une recette de clichés innocents, Pouliot préfère les ruses du langage.

Nous sommes tentés de réciter indéfiniment, pour en travailler l'harmonie et le sens, ces vers inépuisables du recueil: «nous avons trouvé l'amour / qu'il nous manquait / pour ne plus obéir / à personne». Aux yeux de Pouliot, né à Québec en 1968, le je du poète nous appartient. Le coordonnateur d'une maison de jeunes fait de l'engagement social un engagement poétique et, malgré tout, intime.

Dans d'autres vers, il précise: «on peut aussi / parler de soi / à condition de ne jamais / dire je». Grâce à l'universalité du moi, le malheur personnel engendre un bonheur in-



JUAN MANUEL MARTINEZ

Martin Pouliot

attendu que le lecteur veut goûter et approfondir même s'il ignore tout de l'incroyable résilience du poète.

Le recueil s'achève ainsi: «nous ne serons jamais / meilleurs que maintenant / cet argument s'avère / notre ultime éclat / nous aimons d'une beauté / sombre et absolue». Lorsque je demande à Pouliot si son recueil exprime un apogée poétique

et existentiel, il se rebiffe. Pour lui, le mot «maintenant» ne désigne que le moment où nous lisons les vers.

C'est à nous tous d'actualiser les poèmes. Nous sommes prévenus: «la rébellion manifeste / un retard de langage». Il faut oublier la rhétorique de la poésie et le préchi-précha politique. La standardisation et la pauvreté suffisent à nous rendre invulnérables: «les robots n'ont pas peur / de la mort».

L'anarchisme littéraire et social est à réinventer. Mais, même dans l'esprit le plus neuf, le lecteur de Martin Pouliot pourra-t-il surpasser le poète renversant? La question se pose, magnifique et cruelle.

Collaborateur du Devoir

**RIEN N'EST PUR ET CELA ME SATISFAIT**  
Martin Pouliot  
Éditions Trois-Pistoles  
Notre-Dame-des-Neiges, 2008,  
58 pages

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## Les mots et le corps

NAÏM KATTAN

Madeleine, une femme de quarante ans, dans une ville de Bretagne. Célibataire, se sentant sans attraits pour un homme. Elle travaille dans une agence immobilière et a rendez-vous avec un Parisien qui cherche à acheter une maison en Bretagne. Riche, chef d'entreprise, marié et père de famille. Il ne lui révèle rien de sa personne, même pas son prénom.

Puis, à la troisième maison qu'elle lui fait visiter, il la renverse sur un lit et, sans fermer la fenêtre, lui fait brutalement l'amour, sans desserrer les lèvres. Dehors, des enfants jouent dans la rue, aperçoivent sa nudité, en rient avant que l'homme ne leur fasse signe de se disperser. Ils se rhabillent et, ins-

taillés dans la voiture, ils prennent le chemin du retour.

Elle le conduit alors à l'aéroport. Il repart sans dire un mot. Dès lors, toutes ses pensées, toutes ses émotions tournent autour de cet homme dont elle a à peine regardé le visage. Les jours passent et les semaines, et le voilà qui la rappelle de l'aéroport, fait irruption chez elle. Elle l'attendait, elle l'aimait. Ils font l'amour et il la quitte sans se départir de son mutisme.

Le patron de Madeleine lui fait connaître son cousin, célibataire comme elle, qui l'invite à dîner. Ils font ensuite l'amour. Il lui déclare son amour, lui propose le mariage. Rien à faire. Elle attend l'autre, qui revient car lui aussi ne parvient pas à l'oublier. Il s'installe chez elle, passe sa journée à dormir alors qu'elle

se rend à son travail sans révéler à personne la présence de cet homme qui lui fait l'amour sans briser le silence. Cela dure des semaines et il finit par lui révéler son passé, qu'il refoulait, tenait secret.

Son père, un Breton d'origine modeste, fait fortune. Il poursuit, quant à lui, des études universitaires, fait à son tour fortune. Il a honte de son père et tait ses origines. Comme Madeleine, il est acculé aux apparences. Orpheline de père, rejetée par sa mère et son beau-père, elle se garde de parler de sa famille. Et c'est dans leur corps que tous les deux découvrent une dimension de leur existence qu'ils pressentaient et recherchaient, un réel enseveli dans un oubli voulu. Ensemble, ils assument l'existence, condi-

tion essentielle pour avoir accès à la vie, au réel. L'homme rentre chez lui, retrouve femme et enfants, et Madeleine accepte d'épouser son soupirant.

Amanda Stiers réussit par des phrases courtes, une économie d'écriture, à mettre en lumière des impulsions et des émotions, sans avoir recours à des analyses psychologiques. Les mots disent le concret, un réel qui émerge et est vécu en l'absence de toute explication.

Collaborateur du Devoir

**MADELEINE**  
Amanda Stiers  
Éditions Stock  
Paris, 2007, 155 pages



Consuelo, la femme de Saint-Exupéry, photographiée dans son atelier au début des années 50

LA PETITE CHRONIQUE

## Rêves et cauchemars

Gilles Archambault

Ce n'est pas parce qu'une chronique donne à celui qui la tient le privilège d'explorer de préférence les domaines qui lui sont chers qu'il ne faut pas à l'occasion aller au-delà d'un répertoire connu. Aussi ai-je lu cette semaine deux écrivains parfaitement dissemblables.

Saint-Exupéry pour commencer. Comme tout le monde, je l'ai fréquenté dans ma jeune vingtaine. Sans au reste en être le moins du monde imprégné. Si j'ai ouvert *La Véritable Histoire du Petit Prince* d'Alain Vircondelet, ce n'est donc que poussé par une curiosité qui ressemble à celle qu'a un lecteur de magazine.

J'y ai appris plusieurs détails sur la vie qu'a menée l'écrivain à New York pendant la Deuxième Guerre mondiale. Qu'il ait été un homme aux nombreuses liaisons amoureuses, je ne l'ignorais pas. Plus intéressantes paraissent donc les circonstances de la parution de ce conte pour adultes dont les tirages encore aujourd'hui sont phénoménaux.

L'essai frôle l'hagiographie. Même s'il s'appuie sur des sources biographiques indiscutables, l'auteur ne s'interdit pas le recours aux interprétations psychologiques. Saint-Ex aimait Consuelo, sa femme, même s'il la trompait allégrement. De même celle-ci ne s'interdisait pas les écarts.

Ce petit livre aurait pu être réduit de moitié tellement abondent les détails qui relèvent de la presse people. Non dénué d'intérêt, certes, mais trop souvent prolixe.

Reste la ferveur de l'évocation. Pour un peu, on souhaiterait revenir à ce *Petit Prince* plutôt sympathique. Histoire de retrouver par la bande Léon Werth, écrivain aujourd'hui oublié et à qui Saint-Exupéry a dédié son livre.

Non, ce pays n'est pas pour le vieil homme, de Cormac McCarthy, n'a rien du conte. En lieu et place d'un petit prince s'interrogeant sur la destinée humaine, un psychopathe qui tue aussi facilement qu'il se brosse les dents. L'action se déroule dans un Texas inquiétant et met en scène des trafiquants d'héroïne à la recherche d'une somme de deux millions de dollars.

Dès qu'il tombe par hasard sur les lieux d'un carnage et d'un important magot appartenant à la pègre, les jours du pauvre Moss sont comptés. Un tueur à gages, Chigurh, est à sa recherche, bien décidé à dégainer à la moindre occasion. Pas étonnant qu'on ait songé à en faire un film.

Alors que, dans le Manhattan de 1942 qu'a connu Saint-Exupéry, on ne fréquentait que les bars et les hôtels huppés, que l'on n'était jamais très loin de Central Park, qu'on rencontrait Greta Garbo ou Marlene Dietrich, Moss et Chigurh ne connaissent que les motels crasseux et les vedettes qu'ils croisent ne sont au mieux que celles des narcotrafiants.

Si le récit que fait McCarthy de la descente aux enfers de Moss est dans un style à la fois concis et froid, farci de détails techniques sur les armes de tous ordres, les propos de Bell, le shérif chargé de l'affaire et qui ne songe plus qu'à la retraite, sont imprégnés d'humanité et apparaissent comme des moments de fraîcheur dans ce qui est un cauchemar.

Nul doute, McCarthy mène son roman de main de maître. Une atmosphère de fin du monde parfaitement rendue, mais comment s'intéresser de façon continue à des personnages dont les arguments se résument à des projectiles et le vocabulaire à des borborgynges? De même le parti pris choisi par l'auteur de dialogues primaires finit-il par lasser le lecteur. Du moins celui que je suis.

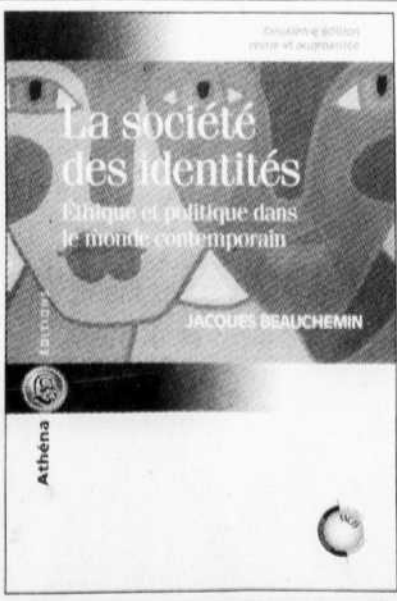
Non, ce roman n'est pas fait (tout à fait) pour moi. *Le Petit Prince* et sa presque guimauve me conviendraient mieux.

Collaborateur du Devoir

## LA VÉRITABLE HISTOIRE DU PETIT PRINCE

Alain Vircondelet  
Flammarion  
Paris, 2008, 219 pages

## NON, CE PAYS N'EST PAS POUR LE VIEIL HOMME

Cormac McCarthy  
Collection «Points»  
Paris, 2007, 300 pages2<sup>e</sup> édition, revue et augmentée

«[...] le sociologue, avec un rare génie, fait le point sur une foule de réflexions fondamentales [...] cet essai est un des plus forts qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps.»

Louis Cornélius, *Le Devoir*

«Depuis Fernand Dumont, personne au Québec mieux que Beauchemin ne nous a rappelé les raisons communes du vivre-ensemble.»

Joseph Yvon Thériault, *Bulletin d'histoire politique*

Aussi disponible

304 p., 978-2-922865-57-8,  
édition Chaire MCD, 29,95 \$

Athéna ÉDITIONS • athenaeditions.net

## LITTÉRATURE

## Routards pour la peine

Jourde au Tibet et Ono-dit-Biot en Birmanie

GUYLAINE MASSOUTRE

Si Bouddha a inscrit la souffrance, liée à tout ce qui change, dans l'existence humaine, on comprend que l'Asie des cimes ait attiré une génération. Cette psychologie, cette phénoménologie lui proposait un recentrage essentiel. Routarde dans l'âme, la génération post-soixantenaire s'est rendue au bout du monde.

Aller au Tibet, c'était à la fois simple et audacieux. Munis d'une carte sommaire, donc fautive, et d'un équipement high tech supposément idoine, les poches garnies mais pas trop, ils partaient donc, parce qu'ils en avaient rêvé. Sûrs de leur fait, campés sur leurs jarrets d'acier, ils iraient au bout de l'endurance. Au sommet.

Le recul permet de revoir cette ambitieuse naïveté. Jauger ce culot montre à l'heure juste de l'aventure aurait peu de sens, à moins de considérer la force démesurée qui entraîna — Jourde par trois fois — ces jeunes Français, étudiants tardifs et jeunes travailleurs, à traverser le Zanskar.

## La quête

Officiellement, seule la quête de ces Hobbits goguenards était au programme. Jourde la raconte, caustique et drôle, dans *Le Tibet sans peine*. A bien y regarder, cette thérapie de choc fut une médecine pour durs à cuire, les sensations fortes seyant aux orphelins d'une révolution ratée, toujours sans dieu ni maîtres.

Cette épopée entre des cols à 5000 mètres suivait, écrit-il, l'esprit de *Tintin au Tibet*. De l'exploit physique aux risques réels, les randonneurs himalayens n'ont pas d'autre perspective. Bouddha? Il aurait fallu à ces gaillards moins de rationalité pour le reconnaître: ces forces profondes, vivaces, le spiritualisme tibétain les avait pourtant semées, avec ses signes géographiques, dans l'imaginaire.

*Le Tibet sans peine* accumule les symboles du territoire vierge à conquérir. Les signes de piste, au sens propre et au sens figuré, sont des métonymies pour l'écrivain, qui glisse de lui-même aux lieux, en remontant vers des origines fantasmées.

Le compagnonnage fait penser au roman de Perceval. Vécu à l'état pur, l'enthousiasme raréfie les sentiments, les mal-être. Jourde l'établit clairement, avec des envolées palpantes qui couvrent la beauté inouïe du chaos rocheux, le spectacle de «*rorqual abandonné par le déluge*» qu'est le Shingo La, désert hostile à la fréquentation. Exaltée, la quête touche au tout absolu et au néant.

Aller au terme de son désir! Il fallait l'inconscience, le sens du risque, la dépense vitale, «*appétit de vantardise*», «*soif d'exotisme*», soit. On faisait le Tibet, à cette époque, comme d'autres auparavant se donnaient rendez-vous à Katmandou. Shangri La, inventé par James Hilton en 1933, nichait par là.

## Cette Asie sans peine

Si l'objectif n'était pas le *dharma*, cette expérience de l'équi-

libre du monde, établir une relation personnelle avec le paysage, révélé dans sa puissance et dominé avec sympathie, exigeait l'immersion. La spiritualité himalayenne se révélait par l'ascèse de la route, peu galvaudée dans le haut Ladakh.

Le Tibet est multiple, et Jourde le fait entrevoir. Amoureux des cimes verticales, éclairées d'irréel, il se moque de la dérive occidentale, posture qui lui est chère. S'il ne s'attarde guère aux habitants, croyances et monastères, c'est qu'il a surtout côtoyé des guides. Ce qui est humain est quasi évacué: il n'y aura pas de collusion, quitte à passer à côté. Ce que ses copains y cherchaient restera également au secret.

Le bouddhisme surfe sur des vagues de beauté, l'harmonie et la résonance tenant lieu de réel. L'illumination ou «*éveil*» bouddhiste vient pourtant d'une adéquation: faire l'expérience sans obstacle, sans désir conflictuel, du rapport de soi au monde. Quoi de mieux que le gigantisme, pour un satori décisif? La vie y a peu de prix, mais une conscience formidable s'enrichit. La joie vient de la rupture des amarrés. Austère, finalement, ce sourire zen.

## Du Tibet à la Birmanie

Tout autre par l'écriture, bourrée de came, de sexe et de jeux de lames, *Birmane* de Christophe Ono-dit-Biot apporte lui aussi une vision prégnante de l'Asie. Le bouddhisme repose sur l'effort. Sur ce chemin philo-



SUKREE SUKPLANG REUTERS

La militante birmane et Prix Nobel de la paix Aung San Suu Kyi

sophique, compassion, vacuité, responsabilité de soi donneront la quiétude. Il n'y a pas grand-chose de cela, en apparence, dans ces textes. Sauf que la montagne n'est plus la montagne, quand on la voit sous ses pieds qui grimpent. Actualiser ce po-

tentiel, hors de l'intellect, met en branle des ressources inouïes: l'abandon du corps à l'effort, à l'autodiscipline, au détachement des autres et de soi, à la souffrance universelle. Le dévoilement est un acte, surmonter l'obstacle, la montagne chez Jourde, la forêt

birmane, ses milices et ses trafiquants chez Ono-dit-Biot.

Récompensé par l'Interallié, ce journaliste nous plonge dans le monde des chamans, dans une culture antérieure au zen du bouddhisme birman. Les lieux et les peuples qu'il évoque, comme les Akhas, nous sont inconnus. Métissé de romanesque, d'anthropologie et de politique, son reportage fictif aborde la corruption, la drogue, la guerre, les villes cachées dans des vallées perdues. Il y a des explosions, des têtes qui sautent, des représailles, des passeurs, les délices du sexe et les rites de passage, avec envol d'une singulière balançoire.

L'ouvrage se lit allègrement, éveillant la curiosité de page en page. On y salue la militante nobélisée Aung San Suu Kyi, dont on ne parlera jamais assez. La littérature est un tsunami de mots, écrit-il dans *Le Point*. Il a le sens des crises, du choc Orient-Occident, de la bousculade des images et des émotions. Voilà des livres qui ne sont pas de tout repos.

Collaboratrice du Devoir

## LE TIBET SANS PEINE

Pierre Jourde  
NRF Gallimard  
Paris, 2008, 119 pages

## BIRMANE

Christophe Ono-dit-Biot  
Plon  
Paris, 2007, 445 pages

## ENTRETIEN

## L'illumination de Moravia

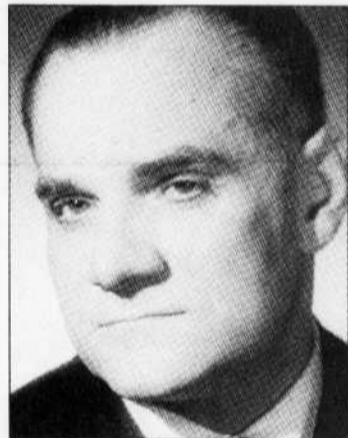
MICHEL LAPIERRE

Lorsque, en 1937, Alberto Moravia rencontra pour la première fois Elsa Morante, elle lui glissa dans la main les clés de chez elle. La romancière allait devenir sa femme. «*Je n'ai jamais été amoureux d'Elsa*», note pourtant l'écrivain italien. Il renchérit: «*Nous n'avons jamais dormi ensemble*». S'il faisait l'amour avec elle, c'était plus par fascination que par désir. Les clés de la maison d'Elsa étaient celles d'une sensibilité inédite.

Avant de mourir, Alberto Moravia (1907-1990) transmet ces détails autobiographiques à son ami Alain Elkann, journaliste et romancier. Durant un quart de siècle, son caractère exceptionnel et celui d'Elsa Morante tantôt s'unissaient, tantôt s'éloignaient.

L'oscillation a mené à la rupture. Mais, dans les entretiens avec Elkann, intitulés *Vita di Moravia* et traduits récemment de l'italien, les rapports avec Elsa révèlent, mieux que tout le reste, la conscience artistique aiguë du grand romancier.

A propos de sa femme, qu'il voit comme «*un écrivain de génie*», Moravia insiste: «*Je n'étais pas amoureux, mais fasciné par quelque chose d'extrême, de déchirant et de passionnel que recelait son caractère. Il lui semblait que chaque jour de sa vie fut le dernier avant sa mort*». Malgré les différences, la singularité d'Elsa lui rappelait la sienne et



AGENCE FRANCE-PRESSE

Alberto Moravia

la puissance secrète de sa propre inspiration littéraire.

«*L'art naît, explique-t-il, de l'excès d'une sensibilité insolite, rare. Faire de l'art signifie créer un nouveau mode de sensibilité*». Cette révolution intérieure s'imposait, particulièrement en Italie où le roman moderne était apparu très tard. Comme le signale Moravia, la langue italienne «*n'a pas connu la grande révolution des Lumières*».

Devant le sous-développement d'une société, encore pauvre et paysanne, dominée par les fascistes, ces «*provinciaux*» aux yeux de l'écrivain, il fallait, dès les années vingt, avoir une intuition exacerbée, gager le plus certain d'un désir de modernité. Le souffle romanesque de Mo-

ravia jouissait de cet avantage dans une littérature italienne menacée par des relents d'archaïsme.

L'écrivain se souvient de la situation anachronique de son pays. Il juge que c'était «*comme si en France, aujourd'hui, il y avait des auteurs qui écrivaient comme Rabelais, ou en Angleterre comme Chaucer*». Pour remédier à l'inertie de l'histoire, Moravia se tournait «*vers les extrêmes du déséquilibre*» et vers le «*démon*» intime qui l'inspirait.

Il avoue: «*Tout ce que j'ai écrit de bon, finalement, je l'ai écrit par illumination*». Mais il s'empresse d'ajouter que l'illumination, loin d'être une force magique, consiste en «*une opération rationnelle accomplie à une vitesse vertigineuse*», ou, si l'on préfère, en «*une accélération fantastique de la rationalité*».

Le succès instantané de son premier roman, *Les Indifférents* (1929), qui, sur un ton sceptique et désabusé, annonçait l'existentialisme sartrien, représentait un bouleversement dans l'évolution de la littérature européenne. Moravia estime que l'influence d'un livre de ce genre serait inimaginable de nos jours, car, souligne-t-il brutalement, «*la littérature n'est plus un phénomène culturel, c'est un produit industriel comme un autre*».

## Le Tiers-Monde

Même l'Italie, qui faisait jadis partie de ce que l'on pouvait appeler le tiers-monde de l'Europe, n'échappe plus à la civilisation in-

dustrielle que Moravia, hostile à Mussolini, découvrait à Londres et ensuite aux États-Unis. Étrangement, c'est le «*froid polaire*» de New York qui a entraîné le Méditerranéen vers le Mexique en l'initiant à la face archaïque et sous-développée du globe, celle de la Chine et de l'Afrique, ces entrailles planétaires qu'il allait visiter et admirer.

«*Le tiers-monde me fascinait et me permettait de comprendre qui j'étais et d'où je venais*», déclare un Moravia encore ébloui. Il relate son voyage en Afrique noire avec un autre homme de gauche qu'il considérait comme son «*meilleur ami*» et «*le poète italien le plus important*» de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle: Pier Paolo Pasolini.

Effrayé par la dévastation des forêts du Tiers-Monde et le désastre écologique causé par l'Occident qui pille le bois précieux, Moravia confirmait la dimension universelle de sa «*sensibilité anormale*». Grâce à l'illumination de l'écrivain, la mère de son art, la ville de Rome, où il avait vu le jour, est devenue sans empire, dans la pauvreté intérieure, la capitale romanesque de la Terre.

Collaborateur du Devoir

## VITA DI MORAVIA

Alberto Moravia et Alain Elkann  
Flammarion  
Paris, 2008, 368 pages

## EN BREF

Revue Moebius :  
approche de la  
marche

Le dernier numéro de la revue *Moebius* propose un «*éloge*» de la marche. Activité trop évidente, «*le moins silencieux de notre existence*», le sujet choisi permet une variété de parcours. Paul-Chanel Malenfant, Madeleine Monette, Denise Desautels, Normand de Bellefeuille et Guyline Massoutre, pour n'en nommer que quelques-uns, comptent ainsi parmi les auteurs qui prêtent leurs mots à ce thème. Textes de prose ou de poésie, réflexions ou arpentages de l'âme, pensée en mouvement ou «*vibrante célébration de la fuite*» (Bertrand Laverture), une vingtaine d'auteurs s'en inspirent. Aussi dans la série «*Lettre à un écrivain vivant*», Claire Varin paie une partie de sa dette à Victor-Lévy Beaulieu. — *Le Devoir*



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Denise Desautels

bats pour l'émancipation des corps et des consciences depuis 3000 ans. Un petit livre introductif, débordant d'illustrations, qui fait le tour de la question. — *Le Devoir*

Le haïku japonais  
aujourd'hui

Gallimard fait paraître, sous le titre de *Haïku du XX<sup>e</sup> siècle. Le poème court japonais d'aujourd'hui*, une nouvelle anthologie de haïkus contemporains, ces poèmes courts japonais à la forme très codifiée dont on attribue généralement la paternité à Basho (1644-1694). «*Autant et peut-être plus encore qu'un poème, le haïku est un mode de vie, un style d'être, une approche sensuelle du monde*», écrivent les traducteurs, qui ont pris le parti de choisir surtout des poètes ayant connu la «*fracture*» d'Hiroshima ou qui sont nés après 1945. Un choix qui permet de rendre compte de l'extrême pauvreté qui a caractérisé l'immédiat après-guerre japonais et de la course effrénée vers la modernité. Détachement, brièveté, évanescence de toute chose: l'occasion d'une fascinante plongée dans le Japon. — *Le Devoir*

L'érotisme  
pour les nuls

L'érotisme a-t-il encore un sens? «*Procédé de mutation du désir brut en excitation intelligente*», selon le savant *Dictionnaire de la pornographie* paru aux PUF en 2005, on pourrait croire que l'érotisme appartient désormais à l'histoire. Cette *Histoire de l'érotisme: de l'Olympe au cybersexe* de Pierre-Marc de Biasi, chez Découvertes Gallimard, retrace le parcours d'un érotisme joyeux, libérateur et ferment de la modernité. Un érotisme qui a participé, avec ou sans subtilité, aux principaux com-

HURTUBISE

Jusqu'où  
faudrait-il aller  
pour sauver  
la femme aimée?

CONFIDENCE  
À L'AVEUGLE  
Alain Raimbaut  
224 pages  
22,95\$

www.hurtubisehnm.com

Découvrez le meilleur des  
Prix littéraires Radio-Canada

UN TON,  
UNE VOIX,  
UN TEXTE...

Prix littéraires  
Radio-Canada  
(2001-2006)  
XYZ éditeur

Un ton, une voix,  
un texte...

Le Conseil des Arts du Canada est partenaire des  
Prix littéraires Radio-Canada depuis 1997.

Conseil des Arts  
du Canada

Canada Council  
for the Arts

CBC Radio-Canada

www.conseilarts.ca

www.radio-canada.ca/prixlitteraires

## LIVRES

POLAR

## La philosophie et l'amour

DAVID DORAIS

Avant d'être auteur de polars, l'écrivain Alexander McCall Smith a mené une brillante carrière en bioéthique et en droit appliqué à la médecine. Il a fait son entrée sur la scène littéraire avec le cycle des *Enquêtes de Mma Ramotswe*, qui met en scène une détective du Botswana et qui a connu dès le début un succès international. Il compte maintenant huit tomes, tous parus en français chez 10/18.

L'autre série policière de McCall Smith repose sur le personnage de la jolie quarantenaire Isabel Dalhousie, professeure de philosophie et directrice de la *Revue d'éthique appliquée*. Le roman *Une question d'attitude* est le troisième traduit en français, dans cette série qui compte quatre titres en anglais.

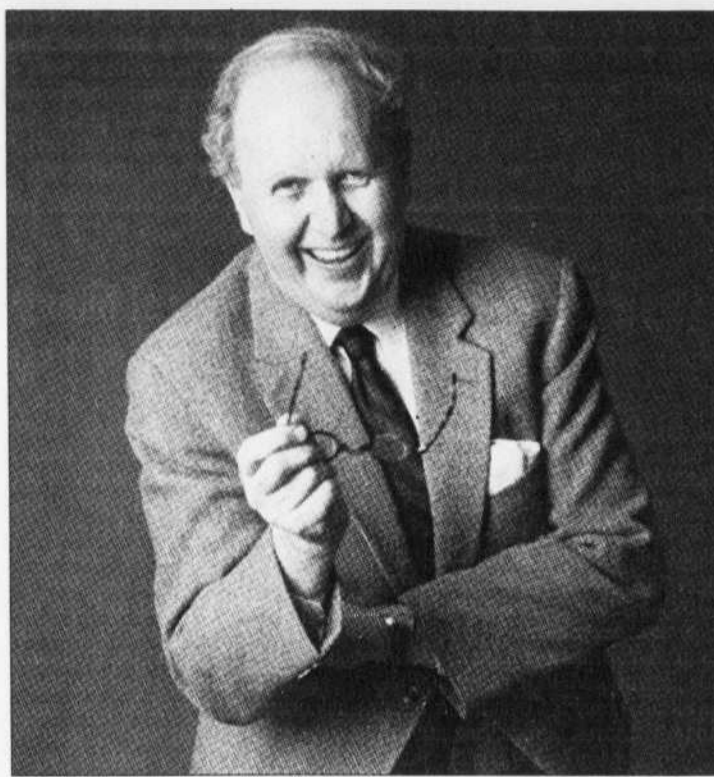
La quatrième de couverture annonce une «détective écossaise à l'intelligence savoureuse comme des scones un jour de pluie». Disons, Isabel Dalhousie est en fait une célibataire fortunée et intelligente, qui évalue sans cesse la portée éthique de ses actions. Elle vit dans la jolie ville d'Edimbourg, entourée de Grace, sa femme de ménage grognonne mais serviable, de Cat, sa nièce soupe au lait mais dévouée, et de Jamie, un bassoniste mignon mais de quinze ans son cadet.

Le roman est présenté comme un polar philosophique, voire «métaphysique». Que le lecteur se méfie des étiquettes: celle-ci est trompeuse. En matière d'intrigue policière, c'est le néant. Le seul crime survient à la page 241... sur 251!

La philosophie, quant à elle, se résume souvent à des formules où l'intellect reste sur sa faim: «Les gens ont besoin de donner du sens à leur vie» ou «C'est au prix de la souffrance et des privations d'autrui que nous pouvons jouir de notre luxe». Sur l'amour: «Quand on a le cœur plein d'amour, on ne peut ni haïr, ni détruire.»

Le récit propose tout de même quelques petits problèmes moraux dont Isabel Dalhousie discute avec ses amis et qui concernent la vie quotidienne. Par exemple, peut-on accepter un rabais sur une maison si cette offre repose sur une méprise? Quand on a besoin de réconfort, devrait-on se tourner vers un athée ou un croyant? Et surtout, est-il admissible de prendre pour amant un homme beaucoup plus jeune que soi?

Car d'abord et avant tout, *Une question d'attitude* est un roman d'amour. Il plaira à ceux (ou celles) qui aiment se faire raconter les inquiétudes du désir, les troubles causés par la présence physique de l'aimé, l'hésitation à



TARA MURPHY

L'écrivain écossais Alexander McCall Smith

faire les premiers pas, le bonheur des aveux au clair de lune. Et les fins heureuses. Pour les autres lecteurs, ils passeront leur tour.

Collaborateur du Devoir

## UNE QUESTION D'ATTITUDE

Alexander McCall Smith  
Traduction de Martine Skopan  
Fides  
Montréal, 2008, 251 pages

POLAR

## Un doublé presque décevant

MICHEL BÉLAIR

Même en m'y prenant à deux fois, ça ne passe toujours pas vraiment: je parle de deux parutions récentes écrites par des femmes, futurs phares du polar. Une Anglaise, Susan Hill, pour *Au risque des ténèbres*, et Mari Jungstedt, une Suédoise, dont on vient de publier *Celui qu'on ne voit pas*.

Toutes les deux feraient donc partie du cercle étroit des «étoiles montantes» du polar: dans le secteur, vous le savez peut-être, on a parfois la quatrième de couverture plutôt «slique» sur la métaphore... C'est là d'ailleurs qu'on compare, par exemple, Susan Hill à P. D. James et autres Mary Higgins Clark. Ou que l'on apprend que Jungstedt a été «propulsée au premier rang des écrivains de polars suédois» avec son histoire de jeunes femmes assassinées dans le paradis du Gotland.

Bon. Bof, même. Disons qu'il est peut-être prématuré de sauter aux nues pour si peu...

Dans *Au risque des ténèbres*, Hill met en scène pour la troisième fois son beau commissaire (bouc émissaire?) Simon Serrailier, une sorte de Simon Templar de la campagne anglaise installée dans la petite ville de Lafferton, au milieu, presque, de sa famille et de quelques rares chers amis. Des enfants disparaissent. Plusieurs. Et dès le tiers du livre, on rencontre le *serial killer* et l'on essaie, avec le séduisant bellâtre qui est en fait le beau Simon, de comprendre le mal. Le Mal Pur, avec un grand P aussi, allez! Sans oublier pourtant le piment de la vie, ces autres petites «affaires» plus quotidiennes, nombreuses, comme dans les séries télé (déjà). Avec les

collègues mal rasés et/ou la mère d'un personnage très secondaire qui fait de l'arthrite, tsé. Et bla bla bla. Et encore plus même. Au point que l'on dirait, souvent, la campagne anglaise sous le brouillard, grise, fade. À jamais...

Tout le contraire du Gotland, vous voyez. La Suède de l'archipel comme on dit, la Suède de l'été et des vacances avec ses plages, ses odeurs de grand large, ses massifs rocheux, parfois même ses forêts. Avec ses belles grandes filles aussi... qu'on retrouve assassinées dans la grande île alors que l'on s'y prépare fébrilement à accueillir plus de 600 000 touristes d'un seul coup, ou presque.

Il y aura du pittoresque donc, et du vécu, vrai; on verra évoluer un échantillon plausible de cette génération des 25-35 côtoyant ce même vide mondialisé de l'absence de contacts véritables entre les gens. Bien fait. Par contre, les personnages, et surtout ceux des enquêtes, sont encore trop flous, trop «ordinairement ordinaires» pour que l'on se souvienne d'eux ou même de leur nom une fois la dernière page tournée. Mais ça viendra probablement.

Le Devoir

## AU RISQUE DES TÉNÈBRES

Susan Hill  
Laffont, «Best sellers»  
Paris, 2007, 400 pages

## CELUI QU'ON NE VOIT PAS

Mari Jungstedt  
Plon Policière  
Paris, 2007, 358 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## Parler d'adoption aux enfants

ANNE MICHAUD

Pour raconter l'histoire d'un enfant adopté, il faut des mots qui disent tout l'amour du monde. Et pour illustrer ces mots, il faut des images qui expriment toute la douceur du monde. On retrouve de tels mots et de telles images dans deux albums parus récemment, qui racontent deux histoires d'adoption différentes.

*Ton histoire d'amour* (Dominique et compagnie) a été écrit par une mère adoptive, qui l'a offert à l'association Mothers' Bridge of Love, un organisme dont l'objectif est de permettre aux enfants adoptés d'origine chinoise de renouer avec leur culture d'origine. Le texte, adapté par notre collaboratrice Carole Tremblay, tisse véritablement une chaîne d'amour entre la naissance et l'adoption: «Il était une fois deux femmes qui ne se connaissaient pas. Tu ne te souviens pas de la première. La deuxième, c'est celle que tu appelles maman... La première t'a donné la vie. La deuxième t'a appris à vivre... L'une t'a donné le désir d'être aimée. La deuxième était là pour le combler...» C'est à la fois attendrissant et émouvant, mais aussi très joyeux grâce aux illustrations vives et colorées de Josée Masse.

Un enfant perd ses parents, sa

maison, ses repères à la suite d'une guerre ou d'un désastre naturel. Un inconnu lui tend la main et lui offre une nouvelle vie, lui dessine un nouveau paysage... *Paysage pour un enfant* est un conte à deux voix. D'une part celle de l'enfant qui exprime son désarroi et son inquiétude; en vis-à-vis, celle de l'adulte qui l'accueille et lui offre un nouveau refuge, où il pourra grandir et s'épanouir en toute sécurité. Un poème en prose et en images d'une douceur infinie signé Christiane Duchesne et François Thisdale.

Collaboratrice du Devoir

## TON HISTOIRE D'AMOUR

Texte d'un auteur anonyme adapté par Carole Tremblay  
Illustrations de Josée Masse  
Dominique et compagnie  
Montréal, 2007, 32 pages  
(4 ans et plus)

## PAYSAGE POUR UN ENFANT

UN CONTE À DEUX ÉTAGES  
Texte de Christiane Duchesne  
Illustrations de François Thisdale  
Les 400 Coups  
Montréal, 2008, 32 pages  
(9 ans et plus)

EN BREF

## Quand le vol va, tout va!

«Jamais on ne s'est fait voler autant de livres!», s'est exclamé Serge Eyrolles, président du Syndicat national de l'édition, à l'issue du 28<sup>e</sup> Salon du livre de Paris, qui a fermé ses portes le mercredi 19 mars. Ce constat est aussi une marque de succès, le signe d'un intérêt certain pour la lecture... ou le commerce. Le pic des rapines a été atteint le dimanche soir, lors de l'évacuation du Salon, en raison d'une fausse alerte à la bombe. Un vieux monsieur portant deux sacs remplis à craquer s'est laissé

prendre: il avait des livres plein les bras et peinait à se diriger vers la sortie... — *Le Monde*

## Roman historique

Dans *L'ombre de lady Jane* débute en 1551, en Angleterre. Lady Jane Grey et sa famille arrivent dans la vie de Richard Stocker, jeune fils de paysans. Tout est à apprendre pour lui. Mais il est doué. Il devient secrétaire de son maître. Amour et actions à profusion, jusqu'à ce que lady Jane soit appelée à devenir reine. Un roman d'Edward Charles traduit par Daniel Lauzon chez Hubert HMH. — *Le Devoir*

BÉDÉ

## Les petits débuts d'un grand héros

FABIEN DEGLISE

Le projet, présenté dans «une petite base militaire secrète perdue au fond du bois», était pourtant très simple: «Ce matin, ranger sa chambre. Cet après-midi, reprise des essais nucléaires» dans le bled du coin. Mais forcément, il allait mal tourner.

On ne peut d'ailleurs que s'en réjouir. C'est que, sous l'effet d'une «toute petite bombe atomique» lâchée à la sauvette derrière un bosquet, l'univers du 9<sup>e</sup> art vient finalement de faire naître un nouvel héros, qu'ados et parents d'ados risquent rapidement de s'approprier. Son nom? Jacques, le petit lézard géant (Dupuis), un drôle de reptile naïf plongé malgré lui dans un monde absurde où l'humour décalé est roi. Prometteur.

Imaginé par le jeune bédéiste Libon — l'homme derrière le truculent *Hector Kanon* (Fluide Glacial) —, le personnage a, malgré ses débuts explosifs, pas mal d'envergure. Et pas seulement parce que ses aventures ont été «improbablement testées et approuvées par les 300 000 lecteurs de Spirou Hebdo», comme s'en vante l'éditeur sur la couverture. Autocollant promotionnel pompeux à l'appui.

Non. Avec sa gueule de fils illégitime du monstre du Loch Ness qui se serait accouplé avec un orque alcoolique, Jacques a ce je-ne-sais-quoi qui amène certaines

créatures imaginaires à défier les frontières des générations. Un peu comme le Kid Paddle de Midam. Et ce, avec un humour simple mais redoutable, des jeux de mots douteux et des situations cocasses qui dérident peu importe le nombre de rides, justement, bordant les yeux.

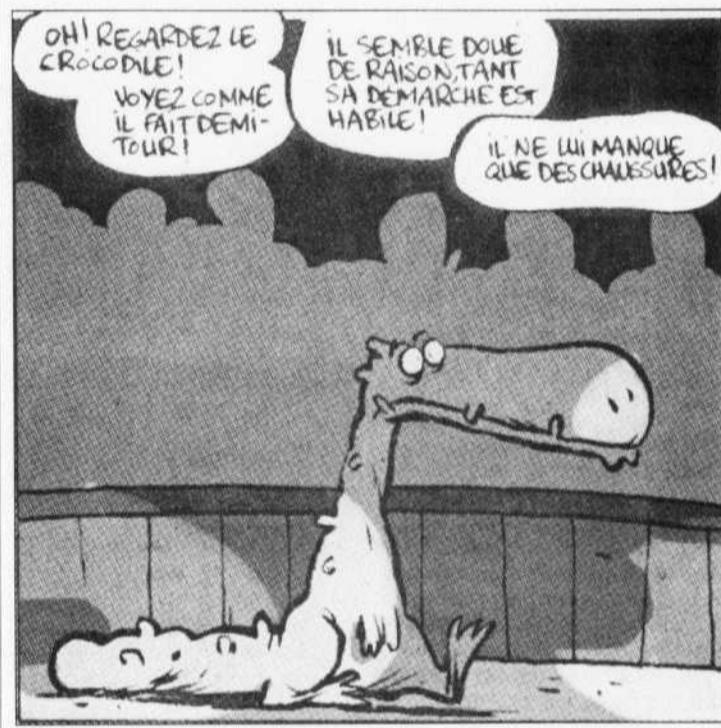
Une cinquantaine de planches suffisent d'ailleurs pour se convaincre du très fort potentiel humoristique de cet animal qui sème l'émoi dans un bled du coin en faisant craquer un dur à cuire, en trompant une mamie, en faisant tourner en bourrique des représentants de la maréchaussée — et des ados boutonneux —, en déjouant les plans d'un journaliste foireux et en conduisant un scientifique au bord de la folie. Le tout sans le vouloir.

Et pour cette raison, tout comme pour la scène mémorable mettant en vedette un éditeur de livres et un homme de science souhaitant publier le récit de sa vie personnelle, dans son appartement, avec un monstre marin, l'ensemble est difficile à éviter.

Le Devoir

## JACQUES LE PETIT LÉZARD GÉANT

Libon  
Dupuis  
Paris, 2008, 54 pages



SOURCE DUPUIS

Illustration de Libon pour Jacques le petit lézard géant

BÉDÉ

## Bonjour la police!

FABIEN DEGLISE

D'abord, il y a le cadre: un commissaire divisionnaire bourin, alcoolique et irascible avec un jugement douteux affublé d'un faire-valoir, petit, pas très beau mais sympathique et avec un sex-appeal impressionnant.

Et puis il y a le reste: une croisière, deux chiens qui copulent, une île éloignée, la princesse Kriemhild du Danemark, un mort, un suspect, du cannibalisme et de la bêtise, beaucoup de bêtise, sous toutes ses formes et tellement concentrée qu'elle en devient charmante.

Ludique à souhait, la première enquête du commissaire Crémér — Bruno Crémér, c'est son nom — donne le ton de cette nouvelle série imaginée par David Vandermeulen et Daniel Casanave en empruntant le chemin de l'absurde, de la méchanceté gratuite et de la maladresse affirmée avec prétention. Un cocktail explosif brassé par un commissaire divisionnaire détestable dans toute sa créinerie mais que sa fascination pour l'ineptie rend au final attachant.

Crémér et le maillon faible de Sumatra (Dargaud) ne réinvente pas

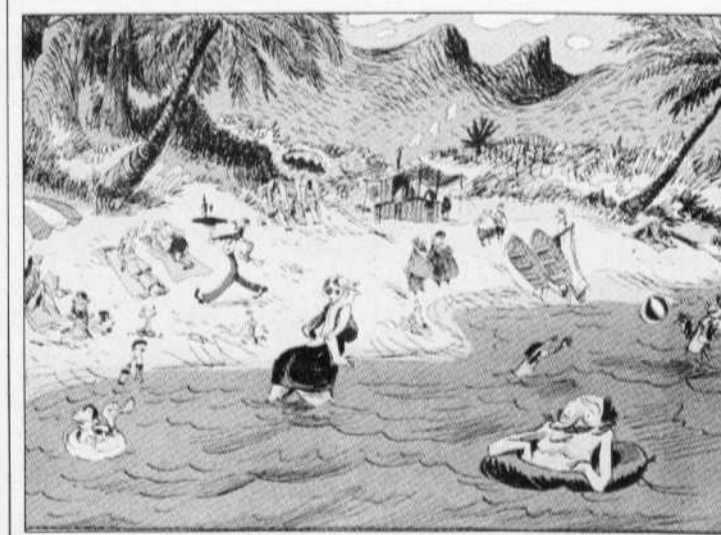
la roue de ce type de récit décalé où l'humour noir domine. Mais il apporte avantagement cette branche de la bédé, très prisée des pourfendeurs de consensus, avec un esprit qui n'est pas sans rappeler celui des *Innommables* de Yan et Conrad, une autre série-culte des années 90 qui a fait sa marque avec des dialogues grinçants cherchant volontairement et gratuitement à sortir du politiquement correct.

Cette rectitude, pas question donc de la croiser au fil de cette croisière qui s'amuse, au cours de laquelle le héros et son Sganarelle vont être amenés à explorer, en chœur, leurs propres limites. L'un en tombant sous l'emprise d'une belle et grande aristocrate en chaleur. L'autre en plongeant dans une odyssée de l'espèce ridicule pour conduire une enquête qui l'est tout autant.

Le Devoir

## CRÉMÉR ET LE MAILLON FAIBLE DE SUMATRA

Vandermeulen et Casanave  
Dargaud  
Paris, 2008, 56 pages



SOURCE DARGAUD

Illustration de Vandermeulen et Casanave pour Crémér et le maillon faible de Sumatra

## L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

**Librairie Alire**

La librairie Alire vous invite à une SOIRÉE DE POÉSIE avec Jean-Marc Desgent, Bertrand Laverdure, Thierry Dimanche et Isabelle Gaudet-Labine.

Vendredi le 28 mars à 19 h. La soirée sera animée par Élisabeth Gagnon animatrice à Radio-Canada.

Alire, Librairie indépendante agréée | 450.679.8211 | Place Longueuil

## ESSAIS

## De Rome à la Commune

Une histoire politique de la liberté

GEORGES LEROUX

La plèbe n'a jamais eu bonne réputation. Toute l'éducation européenne en fit le synonyme de l'inculture et de la grossièreté, reprenant le jugement des Romains tel qu'on le retrouve chez Cicéron. Pourtant, la plèbe désignait l'ensemble des citoyens, regroupés dans un corps distinct de celui de l'élite patricienne, et aucunement une sorte de sous-classe sociale méprisable. L'histoire enseigne que les plébéens eurent beaucoup de mal à se dégager de leur condition: exclus des collèges religieux de la République et du Sénat, il leur était interdit de se marier avec des patriciens. Mais nous savons qu'ils parvinrent à obtenir un statut politique en dépit de cet héritage accablant et leur histoire est celle d'un combat dont le thème traverse une partie importante de la philosophie politique moderne. C'est cette histoire que retrace, de Rome à la Commune de Paris, Martin Breaugh dans un livre dense et passionnant.

À lire ce récit, on voit que la plèbe est moins le nom d'un groupe social historique que d'une expérience qui ne cesse de se reproduire et dont on peut repérer les formes dans toute la modernité. Cette expérience est soutenue de l'intérieur par le refus de la domination politique et un intense désir de liberté, qui inspira à Machiavel toute sa doctrine des humeurs et des corps politiques. L'énigme de la «servitude volontaire», qui se trouve au cœur de la pensée de La Boétie, est au moins aussi insistante que celle de la revendication de liberté, et dans ce livre elles se trouvent toutes deux placées en vis-à-vis.

L'approche de Martin Breaugh se nourrit d'abord de l'histoire, et son travail permet de revoir toute l'expérience plébéienne, de ses origines romaines à la période révolutionnaire. Mais elle se développe surtout dans une riche proximité de pensée avec des philosophes qui, comme Jacques Rancière ou Claude Lefort, n'ont cessé de réfléchir sur ses conditions de possibilité. Le point de départ romain permet en effet de structurer cette histoire de la liberté politique à compter de son projet d'émancipation: elle annonce toujours déjà le désir révolutionnaire, qui s'exprimera ensuite dans les conseils et les mouvements communalistes.

Dans sa première partie, l'auteur brosse un panorama historique très riche, destiné à mettre en relief les traits essentiels de la plèbe dans ses principales manifestations. La République romaine, la révolte des Ciompi à Florence, le carnaval de Ro-



Agence France-Presse  
Vue générale du parc de l'Artillerie de la butte Montmartre, le 18 mars 1871, jour du début de l'insurrection de la Commune de Paris.

mans, la révolte de Masaniello à Naples, ces exemples reproduisent une scène où ne cesse de surgir la question de l'origine de la division sociale. Ils illustrent également la capacité politique du grand nombre et son irréductible désir de liberté. Cette genèse historique du principe plébéen demeurerait assez limitée si elle n'était relevée, avec beaucoup de rigueur, par une histoire de sa reprise philosophique chez des penseurs qui, de Machiavel et Vico à Foucault et Rancière, en ont assumé les prémisses. On lira ici des pages très neuves sur Ballanche, qui fait figure de relais méconnu de cette tradition. Déçu par l'approche de Foucault, l'auteur se montre plus proche de Rancière, dont la pensée présente dans toute sa complexité le pro-

cessus de la subjectivation politique. C'est en effet par ses revendications égalitaires que la plèbe «installe un espace commun où peut se réaliser la vérification de l'égalité». Ainsi se réalise le passage de l'animal travailleur au sujet politique.

## Sans-culottes, jacobins, communalistes

La seconde partie de l'ouvrage nous plonge dans les tumultes de la Révolution française, et de là nous conduit à la formation de la classe ouvrière en Angleterre et à la Commune de Paris en 1871. Voici, mise en scène brillamment, une vaste dramaturgie philosophique d'où va sortir la démocratie moderne, son espace dynamique. Les luttes des sans-culottes, les pratiques d'insurrection, le bruit et la fu-

reur des Enragés, les jacobins anglais, les clubs agités de la Commune, tous se meuvent ici comme les acteurs enthousiastes d'une expérience de liberté en gestation. L'auteur nous en restitue les revendications sur cet horizon d'émancipation qui fait de tous des plébéens.

Dans sa troisième partie, Breaugh montre l'importance de cette expérience pour la compréhension de toutes les maladies de la liberté, la principale étant le totalitarisme. Sa méditation sur le lien humain le conduit à interroger chacune des trois scènes modernes qu'il étudie à la lumière des acquis de la tradition communaliste. Le recours à la fraternité comme appel à l'unité et à l'indivision permet, par exemple, de lire autrement Rousseau et d'en percevoir les ambiguïtés. Un désir fusionnel pourrait reconduire à la servitude, et c'est ce que l'expérience anglaise conduit à refuser: loin de rechercher l'unanimité, les jacobins anglais privilégient «le lien de la division», seul susceptible de maintenir la liberté et la pluralité. Les communalistes, quant à eux, ont fait le choix de l'association et ouvert le chemin de la résistance civile.

Ce beau livre contribue à réactiver les traces de l'expérience plébéienne, mise à mal au XX<sup>e</sup> siècle par la domination totalitaire et l'archipel disciplinaire décrit par Michel Foucault. Les concepts de masse, de peuple, de prolétariat ont certes reflé, et avec eux beaucoup des luttes d'émancipation du siècle dernier, mais les traces plébéennes insistent, et ce sont elles peut-être que nous retrouvons dans la pensée de la multitude reprise de Hobbes et de Spinoza par Michael Hardt et Toni Negri. En nous livrant cette riche histoire, Martin Breaugh nous rend sensibles aux périls des formes nouvelles de la domination et aux exigences contemporaines de la liberté. On ne peut que se réjouir de voir ce livre publié dans la prestigieuse collection «Critique de la politique», une première pour un auteur québécois.

Collaborateur du Devoir

## L'EXPÉRIENCE PLÉBÉIENNE

## UNE HISTOIRE DISCONTINUE

## DE LA LIBERTÉ POLITIQUE

Martin Breaugh  
Payot, «Critique de la politique»  
Paris, 2007, 405 pages

HISTOIRE

## Faits divers d'autrefois

LOUIS CORNELIER

Le 18 mars dernier, rendant compte d'une invasion de domicile survenue la veille à Montréal, *Le Journal de Montréal* citait une victime. «On n'est plus en sécurité chez nous», déplorait-elle. Le 15 juin 1835, dans *La Minerve*, un journaliste observait que «chaque jour les journaux nous signalent de nouveaux crimes et, si cela continue, personne ne sera en sûreté dans son domicile».

Cette mise en parallèle de deux faits divers semblables s'étant produits à presque 175 ans de distance résume l'esprit de *Plus ça change, plus c'est pareil*, le plus récent essai à caractère historique de l'ethnologue et muséologue Guy Giguère. Ce dernier, en effet, a relu tous les numéros publiés par le journal *La Minerve* entre 1826 et 1856 pour illustrer que «rien n'est vraiment nouveau sous le soleil lorsqu'il s'agit du comportement des humains».

L'avalanche de faits divers que nous réservent quotidiennement nos grands médias peut nous amener à croire que les mœurs se sont dégradées et en inciter plusieurs à idéaliser un bon vieux temps où la pratique des vertus était généralisée. La lecture de l'essai de Guy Giguère, qui fait suite à trois ouvrages semblables, nous oblige à relativiser ce point de vue.

Nos ancêtres, malheureusement, ne brillaient pas toujours par l'exemplarité de leurs comportements. Une relecture des pages de *La Minerve* nous apprend ainsi que certains d'entre eux s'enivraient sans ménagement, même le dimanche, battaient leur femme à mort et fraudaient leurs prochains à la manière d'un Vincent Lacroix. À Montréal, des bandes de voyous s'attaquaient à la police ou pratiquaient le nudisme (en 1830!), alors que

la prostitution et l'itinérance étaient omniprésentes.

## Les trottoirs... déjà

Des citoyens, déjà, se plaignaient de l'état pitoyable des trottoirs et, bien sûr, de la langue française. Ils devaient supporter chauffards, enragés du volant (de la bride, en fait), chiens dangereux et ponts qui s'effondraient. En 1828, *La Minerve* déplorait un hiver trop doux. En 1836, c'était au tour d'un printemps trop froid et neigeux de faire des siennes. «Les anciens se rappellent», notait un journaliste, d'une année où, vers le 25 mars, toutes les terres étaient ensemençées. Ah, les anciens! En 1849, un été trop chaud faisait la manchette.

Alors, vraiment rien de nouveau sous le soleil? Pas tout à fait. À partir de milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, par exemple, «l'opinion publique commençait à privilégier l'emprisonnement à vie pour les auteurs de crimes très violents, plutôt que la peine de mort». Une autre remarque de Giguère, enfin, fait plaisir. «La qualité de l'écriture journalistique d'aujourd'hui, constate-t-il, s'avère grandement supérieure à celle des journalistes du XIX<sup>e</sup> siècle.» Comme à l'époque, toutefois, il se trouve encore des gens pour la dénigrer... au nom d'un paradis perdu.

On devrait imposer ce sympathique et instructif ouvrage, basé sur des faits et très joliment édité, aux nostalgiques en tous genres qui nous les chauffent avec leurs états d'âme sur le beau et doux passé.

Collaborateur du Devoir

## PLUS ÇA CHANGE, PLUS C'EST PAREIL

Guy Giguère  
Michel Brûlé  
Montréal, 2008, 312 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

## Dans le ventre de Naples

Un roman-enquête percutant sur la mafia napolitaine

CHRISTIAN DESMEULES

Les images ont fait le tour du monde: amoncellements d'ordures, sacs éventrés, barricades, poubelles incendiées. Les débris menacent d'étouffer Naples, l'une des plus belles villes du monde. Depuis le début de «l'état d'urgence-poubelle» décrété en 1994, la situation n'avait jamais été aussi critique qu'en ce début d'année 2008, où plus de 100 000 tonnes d'ordures se sont accumulées dans toute la Campanie.

Or les enquêtes judiciaires ont largement démontré qu'à Naples et dans sa province, sur dix-huit entreprises spécialisées dans la collecte des déchets, quinze sont directement liées à la Camorra — la mafia napolitaine —, synonyme d'extorsion, de contrebande, de trafic d'armes et de drogue, d'affaires licites et illicites. Dioxines, radioactivité, puanteur, sang. Dans tous les cas, il ne s'agit que de la partie visible d'un cancer profond qui ronge toute cette région dominée par le Vésuve, ainsi qu'une grande partie de l'Italie.

Roberto Saviano, 28 ans, journaliste indépendant et collaborateur de l'Observatoire sur la Camorra et l'illégalité, un expert de la question lui-même originaire de Naples, le lieu d'Europe qui connaît le plus grand nombre de morts par assassinat — 3600 homicides depuis les trente dernières années seulement —, ne pouvait plus se taire.

*Gomorra*, le livre qu'il a tiré de son ras-le-bol, à mi-chemin entre le roman et l'essai, un récit-enquête à la façon de Truman Capote, est devenu un phénomène littéraire l'année dernière en Italie, atteignant des ventes de plus de 700 000 exemplaires. Hollywood s'intéresse à lui, mais Roberto Saviano est devenu un homme à abattre et vit aujourd'hui dans la clandestinité, à Rome, et bénéficie en permanence d'une protection policière spéciale.

Le Système, comme on l'appelle, puisque «le mot camorra n'existe pas, c'est un mot de flics», ce sont des chiffres d'affaires astronomiques — rien qu'avec le trafic de drogue, l'un des clans les plus puissants générerait 500 000 euros par jour. Ce sont une sanglante et interminable guerre des clans,

d'innombrables collusions avec le pouvoir, des toxicomanes qu'on utilise comme cobayes. Des gamins de 14 ans en Vespa, mitraillote à la main. La participation de plus en plus active des femmes dans les activités criminelles. Le rayonnement tentaculaire — et de plus en plus international — de cette organisation mafieuse qui semble impossible à circonscrire.

Mais surtout, Roberto Saviano souligne le lourd silence d'une population prise en otage par un «système» qui la dépasse et qui pourtant se fonde sur elle, victime de la misère et de la pauvreté. À Naples et dans sa grande banlieue, écrit Saviano, «il n'est pas une seconde où le métier de vivre ne ressemble à la prison à perpétuité, une peine qu'on accomplit en menant une existence sauvage, immuable, rapide et violente».

L'enfant du pays y crie sa rage lentement mûrie: «Après avoir vu des dizaines de cadavres, souillés par leur propre sang mêlé à la saleté, dégageant des odeurs nauséabondes, observés avec détachement

professionnel ou curiosité, contournés comme des déchets dangereux ou entourés de hurlements nerveux, je n'ai retiré qu'une seule certitude, une idée si primaire qu'elle frôle l'idiotie: la mort est dégueulasse.»

Observations directes, témoignages de première main, relevés d'écoutes téléphoniques, comptes rendus de procès, immersion prolongée... L'auteur de *Gomorra* nous montre par-dessus tout quel terrifiant instrument de pouvoir — politique et économique — forme aujourd'hui la mafia napolitaine.

Collaborateur du Devoir

## GOMORRA

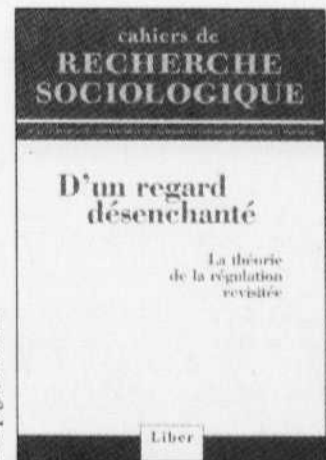
DANS L'EMPIRE DE LA CAMORRA  
Roberto Saviano  
Traduit de l'italien par Vincent Raynaud  
Gallimard  
Paris, 2007, 360 pages

## éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Cahiers de recherche sociologique n° 45

## La théorie de la régulation revisitée



collaborateurs

Frédéric-Guillaume Dufour, Jean-Marc Fontan,  
Marc-André Gagnon, Corinne Gendron,  
Juan-Luis Klein, Eric Pineault,  
Richard Poulin, Pascal Ughetto



Olivieri  
Au cœur de la santé

organisée par le Bureau international des droits des enfants (IBCR) et la Fondation pour la pédiatrie sociale du Dr Julien.

Jeudi 27 mars 2008  
à 19 h 00

5219 Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303

## LES IMPACTS À LONG TERME DE LA NÉGLIGENCE INFANTILE

Causerie avec le Dr. NICOLAS STEINMETZ

Le décrochage scolaire, la prolifération des gangs de rue, l'analphabétisme des adultes et de nombreux autres problèmes puisent leur racine dans le non-respect du droit à l'éducation, le droit à un milieu familial harmonieux et le besoin de protection des enfants.

Le Dr Steinmetz est médecin spécialiste au Département de santé publique et à l'agence de développement de santé et de services sociaux. Il est également directeur général de la Fondation pour la promotion de la pédiatrie sociale et professeur à McGill.

Romain Gary (Emilie Aho)  
La vie derrière soi

Les livres qui ne circulent pas meurent

L'ÉCHANGE  
707 ET 713 MONT-ROYAL EST  
MONT-ROYAL, 514-523-6389

## ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## L'option de Gilbert Paquette



Louis Cornélius

Il y a quelque chose de tristement surréaliste dans l'impasse constitutionnelle qui perdure au Québec. En additionnant, en effet, les appuis à la souveraineté et ceux à un important renouvellement du fédéralisme, on obtient un résultat situé autour de 65 %. Malgré cela, c'est l'autre option, c'est-à-dire le statu quo, qui prévaut. Cela, évidemment, ne peut qu'engendrer une forme de lassitude quant à cet enjeu pourtant fondamental aux yeux d'une majorité.

Militant péquiste de longue date, ex-ministre de la Science et de la Technologie dans le gouvernement Lévesque et actuel vice-président des Intellectuels pour la souveraineté, Gilbert Paquette veut en finir avec cette inertie qui affaiblit le Québec. Pour ce faire, il propose, dans *La Nécessaire Alliance*, une démarche qui rallierait les souverainistes et les autonomistes, c'est-à-dire une forte majorité d'électeurs. Audacieuse, sa stratégie fait appel, dans une certaine mesure, au sens du compromis des souverainistes, mais elle interpelle surtout, au fond, ceux qui se réclament de l'autonomisme.

Pour l'heure, donc, c'est l'impasse. Souverainistes (Parti québécois et Québec solidaire) et autonomistes (ADQ et certains péquistes) s'entendent au moins sur une chose fondamentale: la nécessité d'un rapatriement de pouvoirs au Québec. Dans le cas des premiers, il s'agit de tous les pouvoirs. Quant aux seconds, si on se fie au programme de l'ADQ, ils parlent de «relations d'égal à égal avec Ottawa», de définir le Québec comme «État autonome du Québec» et proposent l'adoption d'une constitution et d'un citoyenneté québécoises, tout en appelant à l'établissement d'un véritable équilibre fiscal et à un important transfert de pouvoirs. Sur ces bases, Paquette suggère de «favoriser une convergence sur le plan national».

Le PQ, dans cette démarche, continuerait à défendre l'option souverainiste et l'ADQ, son programme autonomiste. Tous deux, cela étant, s'engageraient à participer à une consultation populaire, au moment d'élections ou plus tard, dans laquelle trois options seraient proposées à la population: l'accession du Québec à la souveraineté, le rapatriement au Québec d'une liste de pouvoirs et le statu quo constitutionnel. «Selon l'option qui recueillerait la majorité des suffrages», ajoute Paquette, le gouvernement du Québec,

quel qu'il soit, s'engagerait, fort de l'appui populaire et de certains partis d'opposition, dans une négociation avec le gouvernement fédéral sur une base de rapatriement ou de souveraineté.»

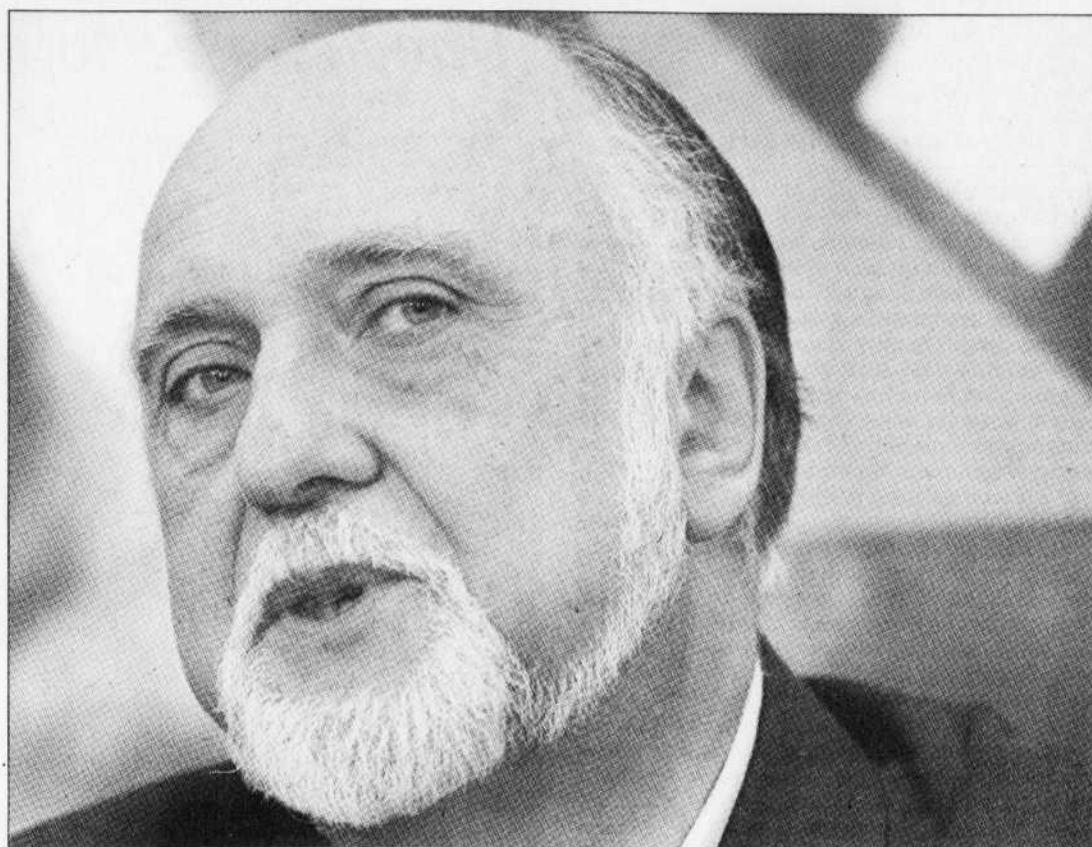
L'avantage d'une telle démarche, selon son concepteur, serait de permettre d'additionner les votes souverainistes et autonomistes au lieu de les diviser. Ce que Paquette omet de prendre en compte, toutefois, c'est que cette conclusion n'aurait de légitimité que dans la mesure où l'option autonomiste remporterait la mise et serait suivie de l'option souverainiste, dégageant ainsi une majorité en faveur d'un changement constitutionnel.

On peut présumer, en effet, qu'aucune des trois options n'obtiendrait une majorité absolue. Si la souveraineté obtient plus de 50 % des votes exprimés, le problème est réglé. Même chose pour l'option du statu quo. Ces résultats, toutefois, dans l'état actuel des choses, sont peu probables. Aussi, il convient d'examiner les autres possibilités. Les deux plus plausibles sont les suivantes. La souveraineté récolte 40 %, l'autonomie, 30 % et le statu quo, 30 %. Dans ces conditions, il est peu probable que les autonomistes mous rejoignent les rangs souverainistes, et l'option Paquette tombe à l'eau. Imaginons un autre résultat: 30 % pour la souveraineté, 30 % pour l'autonomie et 40 % pour le statu quo. Les deux premières options ont beau, en s'additionnant, récolter une majorité, c'est tout de même la dernière qui obtient, en elle-même, le plus de suffrages, et l'option Paquette n'est plus légitime.

## Victoire de l'autonomie

Pour fonctionner, donc, la stratégie de Paquette doit reposer sur une victoire de l'autonomie, accompagnée d'une bonne performance de la souveraineté. Ce résultat, d'ailleurs, et c'est ce qui rend la proposition intéressante, est le plus probable. Une fois celui-ci confirmé, il s'agirait, pour un gouvernement péquiste ou adéquate, de négocier un rapatriement des pouvoirs avec Ottawa, avec obligation de résultat à la clé (un rapatriement réussi ou la souveraineté). En cas de succès, on se retrouve avec «l'État autonome du Québec», fort d'un statut particulier dans la fédération. Paquette, qui reste souverainiste, commente cette possibilité en deux temps: premièrement, il doute fortement qu'elle puisse aboutir et, deuxièmement, il affirme que, même si elle aboutit, le Québec, tôt ou tard, ira plus loin.

En recevant cette conclusion, plusieurs crieront à l'astuce souverainiste. Je ne partage pas ce jugement. Si, par hypothèse prudente, 35 % des Québécois sont autonomistes et 30 %, souverainistes, cela signifie que les deux tiers d'entre eux souhaitent plus de pouvoirs pour le Québec. Il est donc logique et légitime qu'ils s'allient pour les obtenir. En cas d'échec (fort probable), la clé de la solution appar-



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Gilbert Paquette lors de la dernière course à la direction du Parti québécois

tient aux autonomistes. Le sont-ils vraiment ou usent-ils de ce terme uniquement par stratégie? Pour eux, le rapatriement de pouvoirs au Québec est-il nécessaire ou simplement préférable? En toute cohérence, d'authentiques autonomistes, devant un refus d'Ottawa, devraient se résoudre, une fois pour toutes, à la souveraineté. Mais les adhérents appartiennent-ils à cette catégorie? Pour certains d'entre eux, c'est sûrement le cas, mais au sujet des insaisissables leaders de ce parti, la question se pose. A eux, donc, d'y répondre, sans détour. Si la concrétisation de leur option s'avère impossible, auront-ils le courage d'aller de l'avant avec la souveraineté ou abdicueront-ils en se rabattant sur l'espoir d'accéder à la gouverne du déclin provincial?

Si elle peut paraître fastidieuse et un peu compliquée, l'alliance proposée par Gilbert Paquette a le mérite de relancer un débat nécessaire, sur des bases originales, qui permettent aux acteurs concernés de

ne pas trahir leurs convictions respectives et de respecter la démocratie. Dernière chance au fédéralisme? Couteau sur la gorge? Sortie de secours? Pédagogie active de la souveraineté? Elle est un peu tout ça, mais de manière actuelle et volontaire.

Gilbert Paquette, on le sait depuis sa candidature à la course à la direction du Parti québécois en 2005, n'est pas un homme charismatique et flamboyant. A son image, son essai ne brille pas par son charme, mais par un contenu qui invite à la réflexion et, peut-être, à l'action.

louisco@sympatico.ca

## LA NÉCESSAIRE ALLIANCE

Gilbert Paquette  
Les Intouchables  
Montréal, 2008, 152 pages

ESSAIS ÉTRANGERS

## L'horreur humaine

Le bouleversant journal d'Hélène Berr, jeune juive parisienne morte en 1945 au camp de Bergen-Belsen

CHRISTIAN DESMEULES

Elle a 21 ans en 1942, au moment où commence ce journal dont les pages parviennent aujourd'hui jusqu'à nous. Quand elle n'est pas occupée à scruter son âme, à lire Keats, Conrad ou Roger Martin du Gard, elle travaille un concerto de Beethoven au violon, assiste à des concerts, fréquente ses amis, prépare une agrégation d'anglais à la Sorbonne. Hélène Berr mord à la vie comme dans un fruit inépuisable.

Issue d'une famille juive et bourgeoise de vieille souche française, cette «jeune fille rangée» mène une existence qui, même depuis les débuts de la guerre, semble portée davantage par les enthousiasmes artistiques et les émois du cœur que par la sombre réalité de l'Occupation.

«Je n'ai jamais pu m'habituer à ce que les choses agréables aient une fin», écrit-elle après un autre séjour enchanté à la campagne, non loin de Paris. Et la vie lui était agréable, la jeune femme croyait au bonheur. Mais elle savait aussi, sans le savoir, que la barbarie et la beauté de l'existence peuvent cohabiter dans un seul et même instant. Peu à peu, une autre réalité, celle de «l'horrible engrenage», viendra la rattraper.

## Tragique lucidité

C'est ainsi qu'au fil des pages de ce journal, les épisodes d'émerveillement succèdent aux cauchemars. La rencontre d'un «garçon aux yeux verts» dont elle tombe amoureuse balaie l'inquiétude des premiers jours qui suivent l'obligation faite aux Juifs de porter l'étoile jaune. Malgré tout, «la vie continue à être étrangement sordide et étrangement belle». Des gamins qui la montrent du doigt dans la rue («Hein? Tas vu? Juif») et l'arrestation temporaire de son père la bouleversent. Certains gestes de solidarité la consolent. L'équilibre est précaire, mais pourtant il existe. Il s'inscrit là, sous nos yeux, presque en temps réel.

La même lucidité, à la fois tragique et gonflée de candeur, qui animait les pages du journal d'Etty Hillesum illumine ces pages arrachées au néant. Faut-il partir ou rester, s'interroge Hélène Berr? Combattre bec et ongles ce nouveau cancer ou montrer plutôt la vraie couleur de son courage en se sacrifiant comme on nous le demande?



Le camp d'Auschwitz, en janvier 1945. Hélène Berr y fut détenue avant d'être transférée à Bergen-Belsen.

Elle hésite longuement, se torture, mais choisit l'abnégation, qui est parfois aussi, quoi qu'on en pense, une autre forme que peut prendre le courage. Ce qui n'empêche pas la résistance, comme le prouve son travail de secrétaire au sein d'une association clandestine d'aide aux orphelins de la guerre. A ses contemporains et aux lecteurs d'aujourd'hui: «Se rendront-ils compte du mérite (je le dis sans honte, parce que j'ai conscience exactement de ce que je suis), du mérite qu'il y aura eu à conserver un jugement impartial et une douceur de cœur à travers ce cauchemar? Je crois que nous sommes un peu plus près de la vertu que beaucoup d'autres.»

Peu à peu, le journal devient ainsi le témoin privilégié d'une formidable accélération du temps. La peur de devenir folle, l'incompréhension, la fureur. Au fil des pages et des ralles, l'inquiétude dévore la jeune femme et la conscience du malheur imminent l'emporte bientôt sur tout le reste.

## Un document exceptionnel

«Je sais pourquoi j'écris ce journal, je sais que je veux qu'on le donne à Jean si je ne suis pas là lorsqu'il reviendra. Je ne veux pas disparaître sans qu'il sache tout ce que j'ai pensé pendant son absence.» Composé de 262 feuillets couverts à l'encre et au crayon, couverts d'une écriture qui se décompose au fil des semaines, le journal a été légué à une nièce d'Hélène Berr par Jean Morawiecki, le fiancé à qui il était d'abord destiné, parti rejoindre la France libre, via l'Espagne, dès novembre 1942.

En 2002, ce document exceptionnel a été déposé au Mémorial de la Shoah, à Paris.

«Elle a pressenti le caractère fatal de sa démarche», écrit Patrick Modiano, qui signe la préface de ces pages brûlantes d'Hélène Berr, en qui il devine peut-être un peu de l'héroïne évaporée de sa Dora Bruder. Conséquence: «Il faudrait donc que j'écrive pour pouvoir plus tard montrer aux hommes ce qu'a été cette époque.» Voilà qui est fait.

Arrêtée sans surprise avec son père et sa mère le 8 mars 1944, elle est déportée le jour de ses 23 ans vers Auschwitz, puis à Bergen-Belsen, où elle meurt en avril 1945 — quelques jours avant la libération du camp par les Anglais, probablement victime des mauvais traitements et de l'épidémie de typhus qui y sévissait.

En date du 15 février 1944, comme un point d'orgue, son journal intime s'interrompt sur cette exclamation empruntée à Conrad citant Shakespeare: «Horror! Horror! Horror!» Que faut-il ajouter à cela? A l'émotion qu'on éprouve à voir une conscience morte rompre les rangs de l'anonymat après toutes ces années? Une horreur, peut-être, que le cœur ne peut concevoir ni le langage exprimer.

## Collaborateur du Devoir

JOURNAL, 1942-1944  
Hélène Berr  
Préface de Patrick Modiano  
Tallandier  
Paris, 2008, 304 pages

Les librairies indépendantes du Québec

## Les conseils de vos libraires indépendants



## Dredio

Marie-Chantal Gariépy, Marchand de feuilles, 144 p., 18,95\$

Une ville, un bombardement. Evaïa, 20 ans, perd tout dans l'explosion d'une bombe. Elle rencontre alors Dredio, 10 ans, tout aussi seul qu'elle. Main dans la main, ils tenteront, au fil des rencontres, de se reconstruire, de refaire confiance aux autres et aussi à la vie. Un livre sur l'entraide, la solidarité et l'amitié. Touchant et émouvant!  
Lina Lessard, Librairie Les Bouquinistes, Chicoutimi

## La Petite Morte

Paulette Chevrier, Du Cram, 308 p., 19,95\$

Le village de Saint-Edmond vit des heures d'angoisse en cette année 1946. Cinquante après, Délia, petite fille de 12 ans à l'époque, raconte les événements qui ont bouleversé son enfance et changé sa vie à jamais. La narratrice nous enveloppe de petits détails qui font rêver et, en même temps, nous plongent dans l'obscurité de ces années de répression religieuse. Le lecteur se sentira inquiet et révolté!  
Mireille Leclerc, Librairie Saint-Jean, Victoriaville



## Pour une ville qui marche

Marie Demers, Écosociété, 288 p., 28\$

Pour une ville qui marche ne s'adresse pas uniquement aux gens qui marchent et habitent en ville. Il est également destiné aux personnes issues de tous les milieux sociaux. Cet essai ratisse large, et c'est probablement sa plus grande réussite. Ça, et son optimisme pragmatique: tout n'est pas perdu d'avance. Les solutions proposées sont réalistes et facilement applicables. Il n'y a aucune raison de ne pas lire ce livre essentiel. Pierre-Luc Landry, Librairie Vaugois, Sillery

## Vivre

Charles Jacques, Du Mécène, coll. Les mots sensibles, 176 p., 20\$

Véritable tour de force d'un jeune auteur handicapé, ce recueil de textes, empreint de simplicité, de sincérité et de sensualité, est à la fois poésie et témoignage. C'est une ode à l'espoir au-delà de la différence et un constat de la révolte engendrée par celle-ci; rien ne peut freiner le besoin des mots malgré l'absence de l'usage de la parole. Harold Gilbert, Librairie Sélect, Saint-Georges



## 17 heures, Scotty's Square

Robin Kowalczyk, Du Cram, 208 p., 19,95\$

Londres, 1950. Trois hommes montent à bord du mystérieux autobus 31. Où mènera-t-il ses passagers? Leurs natures respectives, jusqu'alors refoulées, vont se déchaîner. Voici un récit métaphorique, à la fois captivant et déroutant, que propose Robin Kowalczyk, jeune auteur de Caignan. Ce roman d'une profondeur et d'un style inattendus, enrichi par son souci du détail, fera frissonner le lecteur à chaque détour du sinistre autobus. Anne-Marie Bélanger, Librairie Larico, Chambly

Une présentation des librairies indépendantes suivantes:



LIBRAIRIE • CAFÉ



Librairie St-Jean



Librairie Vaugois



Librairie Sélect



Librairie Larico

Les librairies indépendantes du Québec

(les LIQ) publient:

## le libraire

Bimestriel littéraire gratuit  
et  
www.lelibraire.org  
Portail du livre au Québec

## Visages de la biographie

Ils dévoilent les  
rouages du métier  
Max Gallo  
Pierre Assouline  
Micheline Lachance  
Georges-Hébert Germain

Y a-t-il trop de biographies?

Enquête auprès des libraires

Succès DE L'HEURE

ET 20 IDÉES LECTURE

Portrait d'éditeur

Planète rebelle

Libraire d'un jour

Denys Arcand



Participations

canadienne

Canadian Heritage